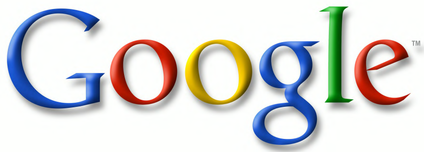
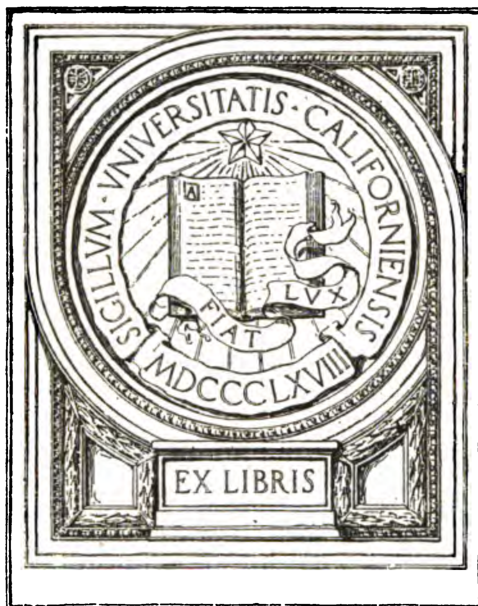
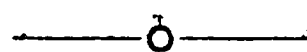





SIGILLVM · VNIVERSITATIS · CALIFORNIENSIS
FIAT LVX
MDCCCLXVIII
EX LIBRIS

Prix : 1 fr. 50

A TRAVERS LES RUINES DE LA BELGIQUE



QUINZE JOURS SUR LES BORDS DE L'YSER

avec clichés originaux

ET

LETTRES-PRÉFACE DE BENJAMIN VALLOTTON ET DU COLONEL SECRETAN

PAR

PAUL CALAME

professeur à l'Ecole cantonale, à Porrentruy,
envoyé spécial de la *Gazette de Lausanne*
et du *Démocrate*, de Delémont.



LAUSANNE
LIBRAIRIE F. ROUGE & Cie
6, rue Haldimand, 6

1917



Ruines de l'Eglise de Lempernisse sous la neige.

A TRAVERS LES RUINES DE LA BELGIQUE



QUINZE JOURS SUR LES BORDS DE L'YSER

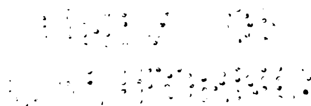
avec clichés originaux

PAR

PAUL CALAME

Envoyé spécial de la *Gazette de Lausanne*
et du *Démocrate* de Delémont





LAUSANNE
LIBRAIRIE F. ROUGE & Cie
6, rue Haldimand, 6

1917

LETTRE DE BENJAMIN VALLOTTON

Il y a des faits qu'il ne faut cesser de rappeler. On les oublie trop facilement.

En juin 1910, au palais impérial de Berlin, s'adressant au roi Albert de Belgique, le kronprinz prononça les paroles suivantes :

« Au nom de mon père, je souhaite que Votre Majesté jouisse, aux côtés de la reine, d'un règne long et prospère, pour le bien de la douce Belgique. »

En 1911, répondant à une question du gouvernement belge, justement inquiété par les formidables travaux que les Allemands exécutaient à la frontière, le chancelier Bethmann-Hollweg affirma :

« Jamais l'Allemagne ne violera la neutralité de la Belgique. »

En 1913, dans une séance de la commission des affaires étrangères du Reichstag, le général von Heeringen, ministre prussien de la guerre, déclara :

« L'Allemagne ne perd pas de vue que la neutralité belge est garantie par les traités internationaux que la Prusse a signés. »

Le premier août 1914, à la veille de la catastrophe, le ministre d'Allemagne à Bruxelles, M. de Below-Paleske, exprimait au ministre des affaires étrangères de Belgique « sa parfaite confiance dans la sécurité avec laquelle la Belgique avait le droit de considérer ses voisins de l'Est. » Et enfin, le 2 août au soir, alors que les troupes qui devaient violer la neutralité belge étaient déjà en marche, le même diplomate disait : « Peut-être que le toit de vos voisins brûlera, mais votre maison restera sauve. »

Quelques heures plus tard, M. de Below-Paleske remettait l'ultimatum de l'Allemagne au gouvernement belge.

On sait la fière réponse du roi et du gouvernement belges. On sait aussi que, furieuses de cette résistance inattendue qui allait compromettre leur plan d'invasion de la France, les troupes allemandes se conduisirent avec une sauvagerie, une férocité inouies. C'est par centaines, par milliers qu'on abattit des civils sans défense, hommes, femmes et enfants. Neufchâteau, 18 fusillés ; Etalle, 30 fusillés ; Tirstigny, 157 fusillés ; Rossignol, 106 fusillés ; Ethe, 300 fusillés, 530 disparus ; Maissin, 10 hommes, 1 femme, 1 jeune fille fusillés ; Huloy, 52 fusillés, hommes et femmes ; Claireuse, 2 fusillés, 2 pendus ; Arlon, 11 fusillés, etc., etc., etc. On pille, on incendie des villes, on massacre... Partout règne la terreur. On martyrise un peuple coupable de préférer l'honneur à la forfaiture.

Et qu'on ne parle pas de crimes isolés ! Des régiments entiers prennent une part active à ces ignominies. Ils obéissent à leurs chefs directs. Mieux que cela, ils obéissent aux ordres du grand état-major allemand qui écrivait dès 1902, dans son *Kriegsgebrauch im Landkriege,* ces lignes qui codifient le brigandage, l'élèvent à la hauteur d'un système :

« *Tout effort militaire exige que le combattant soit totalement affranchi des entraves d'une légalité gênante et de toutes parts oppressive... Que des particuliers soient atteints durement quand on fait sur eux un exemple destiné à servir d'avertissement, cela est assurément déplorable pour eux. Mais pour la collectivité, c'est un bienfait salutaire que cette sévérité exercée contre les particuliers. Quand la guerre nationale a éclaté, le terrorisme devient le principe militaire nécessaire.* »

Le *terrorisme !* Ce message du grand état-major allemand à ses soldats fut strictement interprété ! Aerschot, Louvain, Termonde, Gerbevillers, Rouvres, Arras, Reims, tant d'autres villes, bourgs et villages, en sont, devant l'histoire, les irrécusables témoins. Puis le chancelier de l'Empire, le successeur du grand Bismarck, Bethmann-Hollweg, n'a-t-il pas qualifié les traités de « chiffons de papier » ? N'a-t-il pas proclamé *urbi et orbi* le fameux *Not kennt kein Gebot ?* N'a-t-il pas affirmé, le 28 septembre 1916, devant un audi-

toire qui salua ses paroles d'applaudissements frénétiques : « *L'homme d'Etat allemand qui craindrait d'employer contre l'ennemi n'importe quels moyens de combat mériterait d'être pendu* ».

Voilà la morale des sectateurs du Vieux-Dieu. Toutes ces graines semées dans les sillons de la Germanie ont levé. Récolte abominable : mépris de tout ce qui fut promis, signé, juré ; violences répétées contre les faibles ; déportation des populations civiles réduites en esclavage ; des milliers d'innocents envoyés au fond des mers ; bombardement des villes ouvertes ; gaz asphyxiants ; jets de liquides enflammés ; exécution de Miss Cavell, du capitaine Fryatt ; mille autres violations flagrantes du droit des gens ; le tout assaisonné d'apostrophes lyrico-mystiques au Vieux-Dieu.

Voici trente mois que l'aigle allemand a planté ses serres au cœur de la Belgique. Ce que ce pays a souffert et souffre encore est inimaginable. Terrorisés, les « neutres » se sont tus. Et ce ne sera pas la moindre honte que l'Allemagne ait pu, durant des années, torturer un pays qui se fiait aux traités, fusiller une élite, déporter en masse des travailleurs manuels sans qu'un seul des Etats neutres, signataires des conventions de la Haye abominablement violées dans leur lettre et leur esprit, ait osé crier son dégoût au nom de la Justice éternelle, car on ne peut appeler « protestation » les timides observations orales qui furent faites à Berlin. C'est l'heure ou jamais de rappeler la parole biblique en la changeant à peine : « A quoi servirait-il à un peuple de sauver sa vie, s'il perd son âme ? »

Pourtant, ce que les gouvernements neutres n'ont pas fait et n'ont pas dit, d'innombrables citoyens, rejetant avec indignation la doctrine de la neutralité morale, l'ont crié.

Ne pouvant, hélas ! collaborer effectivement à la victoire, ils constituent ce tribunal de la conscience humaine qui condamne sans appel ceux qui ont tenté d'assassiner le Droit.

Benjamin VALLOTTON.

LETTRE DU COLONEL Ed. SECRETAN

Directeur de la *Gazette de Lausanne*

Van Dyck a peint le martyre de Saint-Sébastien. C'est celui que subit la Belgique. Il n'est pas de cruauté qui lui ait été épargnée. Il n'est pas un précepte du droit des gens, pas un des plus élémentaires commandements que l'humanité civilisée généralement respecte, même dans ses pires débordements, qui n'aient été transgressés à son préjudice. Il semble que les bourreaux de la Belgique aient voulu montrer au monde ce dont ils sont capables lorsqu'une volonté, fût-elle honorable et droite, contrecarre l'accomplissement de leurs projets ambitieux.

On a cherché à justifier ces attentats injustifiables. On a fouillé les archives secrètes du royaume. On y a trouvé le procès-verbal de conversations où des officiers d'état-major belges et anglais évoquaient l'éventualité d'une violation du territoire belge, neutralisé par le droit européen et en tiraient d'hypothétiques déductions. Avant de les livrer à la publicité, on a sophistiqué ces protocoles pour accuser la Belgique d'avoir compromis sa neutralité dans des complots d'offensive. Fondée sur une diffamation, cette plaidoirie a lamentablement avorté devant l'opinion universelle dont on sollicitait le verdict. La Belgique a été loyale et en aucune circonstance n'a failli à son devoir international. Avant de recourir à la calomnie, les Allemands eux-mêmes l'avaient reconnu.

L'état-major belge avait le droit d'étudier l'éventualité d'une violation du territoire et de prendre ses sécurités. La menace allemande était directe. Elle résulte des écrits des généraux d'Allemagne les plus autorisés dans un pays où rien de ce qui touche à la guerre ne s'imprime et ne se publie sans placet. L'intention était manifestée aux yeux de tous par la construction du réseau stratégique complet aboutissant aux frontières luxembourgeoise et belge dans un but

évident d'offensive. Renseigné minutieusement par ses agents et ses espions sur les plans de l'état-major français concentrant les armées de la République front à l'est et au nord-est, l'Allemagne avait préparé la marche à travers la Belgique de longue date et jusque dans le détail. La concentration sur la frontière, le déploiement, la marche en avant, le transport, le ravitaillement de quarante corps d'armée, l'opération stratégique la plus colossale que l'histoire de la guerre connaisse, ne s'improvise pas. L'Allemagne l'organisait depuis des années, alors qu'elle endormait la Belgique et les Belges de ses protestations d'amitié.

Elle n'y a que trop bien réussi. Le seul reproche qu'on puisse faire à la Belgique et à ses agents diplomatiques est d'avoir prêté une oreille trop complaisante à ces chants de la Loreley et, comme l'infortuné nautonnier de la légende du Rhin, de n'en avoir reconnu la perfidie que trop tard. La Belgique, dit-on, aurait dû mieux organiser sa défense ; elle s'est laissé surprendre, elle a durement expié son imprévoyance, mais imprévoyance il y a eu. Cependant, la Belgique pouvait-elle prévoir qu'un Etat ami, garant de sa neutralité, tiendrait pour nulle et non avenue la parole de ses rois ? Pouvait-elle deviner que les témoignages souverains d'amitié qu'on lui prodiguait masquaient une trahison si odieuse que l'Allemagne elle-même en a reconnu l'injustice ? Quel gouvernement d'Europe ne s'y fût pas laissé prendre ? Et si on blâme le gouvernement belge de l'insuffisance de sa préparation militaire, le même reproche peut être adressé à tous les gouvernements du continent. Pas un seul, ni belligérant ni neutre, n'était prêt : seuls les deux empires du centre entraient dans l'arène armés jusqu'aux dents, au moment précis choisi par eux pour prendre l'ennemi au dépourvu. Et la Belgique a du moins cette excuse que le droit international la couvrait.

L'Allemagne a invoqué pour elle la nécessité militaire de passer par la Belgique. Cette nécessité n'existait pas. L'Allemagne savait pertinemment que la France respecterait le territoire belge et celui du Luxembourg et que ces neutralisations couvraient le flanc droit des armées impéria-

les. Rien ne les menaçait sur la frontière belge. Si l'Allemagne a violé le territoire belge, c'est qu'elle espérait par cette route arriver plus facilement à Paris, mais de nécessité, il n'y en avait pas. L'événement a d'ailleurs montré que le plan allemand était mauvais, puisqu'il a déterminé l'Angleterre à entrer dans la guerre et que les armées allemandes, arrivées essoufflées sur la Marne, sans protection suffisante de leur flanc droit, y ont essuyé une défaite déterminante pour toute la suite de la guerre. Ce fut le châtiment.

L'armée belge s'est mise en travers du plan allemand et par son héroïque résistance a fait subir à la marche des colonnes impériales un retard suffisant pour permettre à l'état-major français de modifier en toute hâte ses dispositions et à l'armée anglaise de traverser la Manche. La petite armée belge a rendu ainsi à la cause des Alliés un service éminent. L'Allemagne s'est vengée sur la Belgique, comme elle sait se venger.

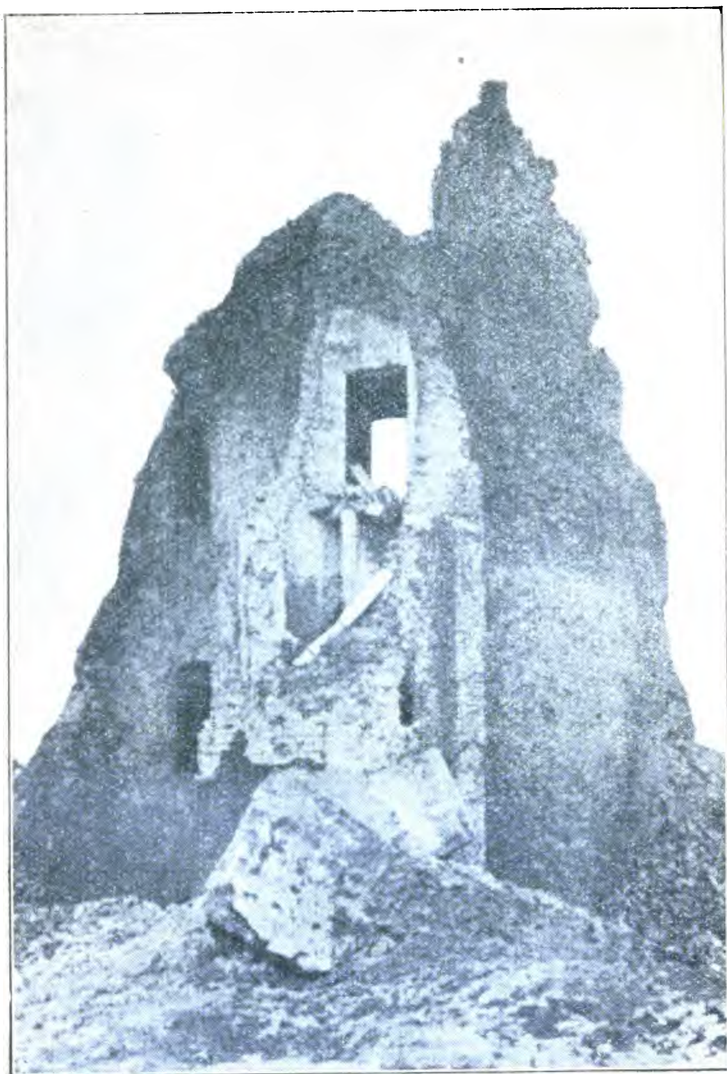
L'attentat contre la Belgique a eu de plus lointaines conséquences encore. Non seulement il a révélé au monde épouvanté, sous la crue lumière des faits, la férocité des armées allemandes, mais il a montré toute l'étendue des ambitions germaniques. Il a empoisonné la politique européenne d'un nouveau foyer de pestilence, à côté des questions d'Alsace-Lorraine et de Serbie. Il n'y a pas aujourd'hui de paix possible avant que ces trois plaies aient été pansées, avant l'Alsace-Lorraine rendue à la France, la Belgique et la Serbie rétablies dans leur indépendance et dans leurs droits. L'Allemagne fait savoir partout qu'elle désire la paix. Elle l'a rendue elle-même impossible en allumant dans son propre peuple, par la « carte de guerre », des convoitises que le gouvernement impérial n'ose pas décevoir. Ainsi le méchant fait une œuvre qui le trompe.

Quand, aux offres déshonorantes de la diplomatie allemande, la Belgique a opposé son honneur et chassé les vendeurs du temple, elle a fait plus que de sauver la situation militaire des Alliés. Elle a rendu à l'humanité un service immortel en montrant par son noble sacrifice qu'au-dessus de la force demeure le droit. Elle l'a fait sachant à quelles hor-

reurs elle s'exposait et quelles indicibles souffrances elle allait subir. Elle était exposée, seule, aux coups de la plus puissante et de la plus cruelle des armées. Elle se savait par avance vaincue, vouée à la dévastation. Elle n'a pas hésité un instant. Et aujourd'hui, à l'admiration du monde, elle domine ses agresseurs de toute la grandeur de son auguste immolation.

Les petits Etats de l'Europe doivent à la Belgique une reconnaissance éternelle. De par sa situation géographique, la Suisse avant tous les autres. Les Belges lui ont donné une leçon d'énergie, de courage et de fierté qui a ému tous les Suisses en leur montrant ce que peut un petite nation qui ne veut pas s'avilir. L'immolation de la Belgique est pour nous, Suisses, un glorieux enseignement d'héroïsme et une haute protection contre nous-mêmes. Les Suisses ne pourront pas faire moins que n'ont fait les Belges. L'exemple des Belges oblige.

Ed. S.



La tour des Templiers à Nieuport.

A TRAVERS LES RUINES DE LA BELGIQUE

I

L'arrivée au Hâvre.

Avril 1916.

Quand on arrive dans la grande gare, toute noire, du Havre, on est frappé du mouvement intense qui y règne et l'on comprend d'emblée qu'il doit s'y effectuer un trafic considérable. Les trains sont combles. On y rencontre des Français, des Anglais, des Belges, des Australiens. Il n'est pas facile de sortir de ces lieux. A tout bout de champ, vous vous heurtez à un gendarme, à un agent de la police secrète, à une sentinelle qui vous dévisagent avec étonnement et qui ne comprend pas qu'il puisse exister, à une époque aussi troublée, des hommes non incorporés. Dans la façon dont les vieux poilus me regardent, je sens que j'apparais à ces braves qui connurent, au début de la campagne, les rudes émotions des combats, comme un embusqué, un « rien d'bon ».

Je passe cependant, grâce à mes papiers bien en ordre, à travers un double cordon de sentinelles et me dirige de suite vers le siège du ministère belge, où l'on doit me délivrer les sauf-conduits qui me permettront de visiter le front. Après vingt-cinq minutes de tramway, j'arrive à St-Adresse, siège du gouvernement belge.

Quelle admirable situation ! On ne peut rêver une contrée plus charmante : d'un côté s'étagent les villas, toutes coquettes, toutes fraîches et de l'autre s'allonge mollement la mer, légèrement moutonnée le jour de mon arrivée. A l'horizon, des navires de guerre louvoient sur des eaux qu'un soleil déjà brûlant fait étinceler. Près du port, des bateaux de

pêcheurs, aux voiles brunâtres se laissent bercer par les flots, tandis que des garde-côtes et des torpilleurs filent à toute vitesse, laissant sur la nappe de la mer un sillage nacré.

Le gouvernement belge se trouve chez lui, à St-Adresse, grâce à l'amabilité du gouvernement français. L'administration de ce quartier du Havre est belge. Dans les rues, vous ne rencontrez que des gendarmes belges, bien reconnaissables à leur haute casquette bleu sombre.

Les ministres occupent l'Hôtellerie, un vaste bâtiment au bord de la mer, à peu de distance du ministère de la guerre, dans une situation d'où l'on jouit d'une vue très étendue sur le Havre et le Nice-Havrais, un grand édifice, connu aujourd'hui sous le nom de Palais des Ministères. C'est là que se trouvent les bureaux des ministres de Justice, du Commerce, des Finances, des Chemins de fer, etc. Ces bureaux sont parfaitement installés et des hautes fenêtres qui laissent passer la lumière à flots, on aperçoit la mer au vaste horizon et d'un bleu qui vous pénètre. Je la vois de toutes les pièces que je visite et elle m'apparaît comme un encouragement toujours présent aux autorités belges à continuer à défendre le Droit et la Justice avec la persévérance et l'opiniâtreté indomptables que les ont fait si grandes.

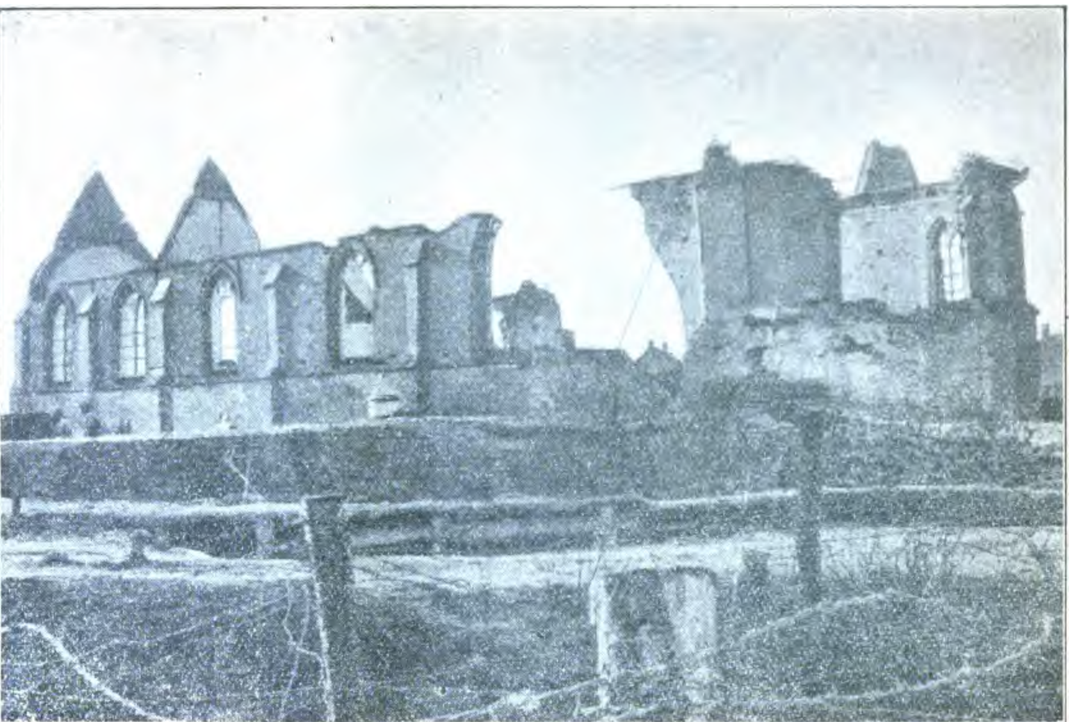
On travaille sans hâte, à St-Adresse, sans précipitation. Aussitôt que vous abordez le sujet de la guerre avec les officiers supérieurs siégeant au Havre belge, vous avez l'intuition très nette que, malgré la situation douloureuse où se trouve la Belgique, on a foi en l'avenir.

— Vous vous étonnez de notre calme ? me dit-on. Nous nous réorganisons maintenant. Au début de la guerre, notre armée était une armée de « paix ». Aujourd'hui, elle est uniquement outillée pour la guerre. Cet après-midi vous visiterez les fabriques de munitions installées au Havre et vous pourrez vous rendre compte d'abord de l'immense travail qu'en terre amie, mais où nous ne disposons pas cependant des mêmes ressources qu'en Belgique, nous avons accompli ; vous verrez et apprécierez aussi le moral des hommes. Et ce moral vous apparaîtra toujours plus beau, plus admirable, à mesure que vous vous approcherez du front. Nous, les chefs et tous les Belges, nous sommes fiers de nos

vaillants fils, de nos pioupious qui se sont illustrés à Nieuport, à Dixmude, sur les bords de l'Yser, dans cette fameuse bataille, où les Allemands se sont écrasés contre des hommes résolus à se faire tuer plutôt que de se rendre ou de reculer d'un pas. Cet optimisme, nous le retrouverons, au cours de tout notre voyage et nous pourrons constater, sans difficulté, la vérité de cette parole : plus vous approcherez du front, plus le moral de la troupe est bon.

... Je cause encore pendant quelques minutes avec les officiers, puis je me dirige vers le port, devant l'Hôtel des régates. Je reste là longtemps à contempler la mer, à penser à tous ces Belges qui, malgré l'écrasante responsabilité qui rend leurs fonctions particulièrement difficiles organisent avec persévérance la résistance à l'Allemagne.

Je ne puis me défendre d'un sentiment d'admiration — dont personne ne se doute, car le devoir apparaît très simple à chaque Belge — à l'adresse de ces chefs dont l'unique souci, aujourd'hui, est de reconquérir la terre violée, où un ennemi n'a pas craint de commettre les actes les plus condamnables et les plus odieux pour faire triompher les principes de la « Kultur ». J'aurais voulu avoir l'occasion de faire comprendre à cette nation sœur combien, avec des milliers de citoyens suisses, je lui étais reconnaissant d'avoir sauvé par sa ténacité, les libertés du monde. Cette reconnaissance des peuples neutres est d'autant plus légitime que les Belges ont souffert le plus grand des martyres, comme j'ai pu m'en rendre compte pendant l'audience que m'accorda M. le chef du cabinet de M. Carton de Wiart, ministre de la Justice.



Eglise de Nieucapelle.

II

Les atrocités allemandes en Belgique.

Aussitôt au ministère de la Justice, M. le chevalier d'Ernst de Brunswyck met à ma disposition une quantité de rapports, dont quelques-uns sont inédits.

Nous les fouillons ensemble et il ne me faut pas longtemps pour m'apercevoir, combien, hélas ! furent nombreux les forfaits contraires au droit des gens, commis en Belgique.

AU-DESSOUS DE LA RÉALITÉ

— Tout ce que nous avons répandu par le monde, me dit le chef du Cabinet de M. Carton de Wiart, est bien au-dessous de la réalité. Nous n'avons pas tout dit et nous ne pouvons pas publier certains rapports, car les auteurs sont encore en terre occupée, en sorte que leurs déclarations ne pourront leur être demandées qu'une fois la Belgique libérée.

L'Allemagne, pour réfuter nos accusations, prétend orgueilleusement que nous ne sommes pas placés — étant sur terre étrangère — pour lui répondre officiellement. C'est là une façon déloyale de ne pas vouloir qu'on fasse le jour sur les crimes dont ses troupes se sont rendues coupables. Nous défions le gouvernement allemand de nous prouver que nos rapports sont faux. Il sait de la façon la plus certaine combien ils sont exacts, car lui-même a ouvert des enquêtes sur les faits que nous avons publiés, mais ces enquêtes — et pour cause — n'ont jamais donné de résultat. Nos ennemis n'ont pas osé avouer leurs crimes ou bien quand ils les avouent, ils ont soin d'ajouter la phrase usuelle : « par suite d'une erreur tragique », ce qui d'ailleurs est un aveu.

L'Allemagne a répondu par un Livre Blanc à notre exposé des atrocités commises par ses soldats sur notre territoire ; mais ce livre n'offre pas de grandes garanties d'exactitude. Il contient de nombreuses dépositions fausses, parce que nos ennemis se voient forcés, aux yeux du monde, d'essayer d'atténuer les accusations graves qui pèsent sur leur conscience.

Pour vous donner une idée exacte de ce que souffrirent nos compatriotes, je vais vous lire les derniers renseignements qui nous sont parvenus, non pas sur les grands massacres de Dinant, Louvain, Aerschot, Malines et tant d'autres villes, mais de la petite localité de Schaffen où, toujours sous le prétexte que des civils avaient tiré sur les troupes allemandes, on compta bientôt 23 victimes. De plus, 2 hommes furent enterrés vivants, un clerc de notaire fut brûlé vif, 200 maisons furent incendiées. Le curé de ce village fut fait prisonnier et emmené dans le jardin du presbytère, où les soldats allemands l'entourèrent en ricanant et l'insultèrent en lui annonçant qu'il allait mourir. C'est à Schaffen aussi que les Allemands forcèrent les prisonniers civils, les uns à entrer dans une maison en flammes, les autres à fixer le soleil dans tout son éclat. Le curé, par un hasard extraordinaire, fut relâché, mais après qu'un soldat l'eut encore menacé de le tuer avec son poignard ; défaillant sous les brutalités, il fut reconduit au presbytère et de dix en dix pas les soldats cinglaient le malheureux prêtre de coups de cravache qui le faisaient chanceler. Un compagnon du curé de Schaffen, un nommé Blucher, fut achevé à coups de fusil, parce qu'il ne pouvait plus marcher, ayant trop souffert des mauvais traitements.

Et ce fut partout ainsi dans notre pauvre pays. Les Allemands prétendirent que des civils avaient tiré sur la troupe, que des francs-tireurs détruisaient les voies ferrées et les lignes téléphoniques. Voyons ce qu'il y a d'exact dans cette assertion.

LA QUESTION DES FRANCS-TIREURS

Dès le début des hostilités, ordre fut donné aux troupes de faire l'impossible pour enrayer la marche des armées alle-

mandes. Les compagnies de cyclistes et de motocyclistes se spécialisèrent bientôt dans la destruction des voies ferrées et des lignes télégraphiques. Partant à n'importe quelle heure du jour et de la nuit, ces braves visitèrent les régions de Bilsen à Tongres, la ligne de Bruxelles, Montigny-les-Lens et de Tirlemont-Louvain, où le 29 septembre, à 11 heures du soir, après avoir échappé à bien des dangers, les cyclistes belges firent sauter la voie à la faveur de l'obscurité. La hardiesse de ces hommes devint très dangereuse pour l'armée allemande, aussi le général von der Goltz annonça-t-il, dans une proclamation restée fameuse, les punitions les plus sévères pour les civils qui porteraient entrave à la marche des armées impériales.

Aujourd'hui, il n'y a plus aucun doute. Les attaques des civils en Belgique sont fausses. Il suffit, pour s'en convaincre, de feuilleter des archives et de lire les rapports officiels belges. Dans toutes les localités, le bourgmestre invita la population au calme et d'ailleurs les civils étaient déjà trop terrorisés pour commettre les attentats que les Allemands leur reprochèrent.

Le fait certain pour nous, c'est que le gouvernement allemand sait ce qui s'est passé en Belgique, il connaît les incursions des cyclistes et des motocyclistes dans les lignes ; il sait qu'eux seuls sont responsables de la destruction des voies ferrées et des lignes télégraphiques, mais ne pouvant justifier ses mesures iniques de représailles contre les Belges dont le patriotisme est digne de la plus profonde admiration, il préfère entretenir par une propagande acharnée la légende des coups de feu tirés par des civils, la rébellion des populations, qui ne demandaient que la paix, contre les ordres de la « Kommandatur ».

Des crimes, que rien ne justifiait, ont été commis en Belgique ; des femmes, des enfants — dont j'ai vu des photographies — ont été mutilés avec une cruauté sans nom : voilà la vérité sur les atrocités en Belgique. Ce n'est pas seulement au Havre que j'ai eu la certitude que les crimes allemands étaient plus terribles que je ne le supposais, mais c'est à Loo, à Reninghe, sur les bords de l'Yser, dans les premières tran-

chées que j'ai eu confirmation des actes inqualifiables de la troupe allemande.

Les atrocités allemandes ne sont pas basées sur des on-dit mais sur des faits dûment constatés, hélas ! Les enquêtes qui ont été instruites en Belgique sont accablantes pour l'Allemagne qui continue cependant ses méthodes de persécution contre les Belges, furieux de voir ces derniers résister à ses ordres.

Mais, attendons, heure viendra qui tout paiera ! C'est bien la conviction profonde, absolue de tous les Belges du simple soldat au ministre : il est impossible que tant de méfaits n'aient pas leur châtiment, il est impossible que la force brutale l'emporte sur le droit, que la plus effroyable iniquité commise depuis des siècles ne soit pas suivie des justes réparations ! L'heure viendra où il faudra rendre compte ; ce sera celle de la défaite fatale, inévitable de l'Allemagne.

III

L'effort belge en arrière du front.

Quelques jours avant mon arrivée au Havre, l'Allemagne fit annoncer par sa presse officieuse que l'armée belge n'était plus en état de se défendre, qu'elle n'était plus approvisionnée en munitions.

Cette note me surprit ; aussi, avant de quitter St-Adresse, je voulus me rendre compte de l'effort belge en arrière du front et du moral des soldats qui travaillent à doter la troupe de projectiles. Le lendemain de mon entrevue avec le chevalier d'Ernst de Brunswyck, je visitai en compagnie de M. le ministre Vandervelde et du général S... une importante fabrique de munitions, située à quelques kilomètres du Havre, sur une hauteur verdoyante, non loin de l'endroit où se déroula, il y a quelques mois, une catastrophe épouvantable.

UNE FABRIQUE QUI SAUTE

On se souvient, en effet, d'une dépêche laconique, annonçant qu'à la suite d'une explosion mystérieuse, 110 ouvriers occupés dans une fabrique de munitions belge avaient été tués, 110 hommes, dont on ne retrouva que de sanglants lambeaux de chairs déchirées.

— Ah ! ce 11 décembre — me dit un officier de l'usine — quelle triste journée ! Nous étions atterrés, nous n'avions plus de ressort, plus de vie, plus de courage. Toute l'œuvre, à laquelle mon ami, l'ingénieur D..., et moi avions donné nos forces était anéantie. Après l'explosion, nous étions hébétés

en recherchant parmi les touffes d'herbe, dans les buissons, les débris pantelants de nos malheureux compagnons. Tous, nous avions la tête baissée vers le sol pour apercevoir ici, une jambe, là un peu de chair déchiquetée, plus loin des morceaux d'étoffe, de veston de travail ou de pantalon.

— Mais comment la catastrophe s'est-elle produite ?

— Comment? Nous n'en savons rien. Un matin, j'entendis une formidable explosion qui fit trembler les maisons du Havre jusque dans leurs fondements, comme si la terre allait s'ouvrir pour les engloutir et... ce fut fini. Trois cent trente tonnes de poudre venaient de sauter, réduisant en miettes les baraquements que nous avions vu surgir du sol avec un sentiment de légitime fierté. Sur les lieux même de l'explosion, il n'y avait qu'un trou et jamais nous n'avons su comment l'accident s'était produit. C'est là un mystère que nous ne pourrons éclaircir. Les hommes qui travaillaient dans les bâtiments voisins furent jetés à terre comme des fétus de paille, d'autres furent transportés dans les airs comme s'ils avaient des ailes, tout cela au milieu de cris d'épouvante et du fracas des vitres qui se brisent.

La catastrophe produisit une profonde émotion au Havre. Ce fut un deuil national. De toutes les parties du pays arrivèrent bientôt au gouvernement belge et aux familles des victimes de nombreux témoignages de sympathie.

Les 110 victimes furent ensevelies au Havre avec les honneurs qu'elles méritaient. L'enterrement se déroula au milieu d'une foule respectueuse et douloureusement frappée. Sur les tombes, M. le ministre Carton de Wiart prononça un discours émouvant, plein de confiance en l'avenir et il eut raison, car la dépression morale qui frappa les esprits le jour de la catastrophe ne dura pas. Ingénieurs, officiers et soldats se mirent de nouveau à l'œuvre avec une activité fiévreuse. Ce n'était pas le moment de se décourager. La lutte en Belgique et sur tout le front français s'annonçait longue et impitoyable. Les troupes combattant à Nieuport, sur les bords de l'Yser, à Dixmude demandaient des munitions pour briser l'effort allemand. Alors toute crainte disparut, chacun se remit au travail et deux mois après la catastrophe du 11

décembre 1915, de nouvelles casemattes mieux construites que les précédentes couvraient un terrain de 125 hectares.

UNE FABRIQUE DE MUNITIONS

Il faut avoir visité cette fabrique de munitions pour se rendre exactement compte du travail accompli ; il faut avoir vu ces 2000 hommes des anciennes classes et des hommes inaptes au service militaire des tranchées, manier les obus de tous calibres et préparer le mélange détonnant suivant la formule des ingénieurs de l'établissement pour comprendre la puissance de résistance des Belges. La nouvelle usine dont nous parlons est une agglomération de maisonnettes à un étage construites en planches recouvertes de toile bitumée et qui s'étendent en longues files uniformes sur le plateau dominant le Havre. Les ateliers, où la préparation des explosifs et la manipulation des obus est particulièrement dangereuse, sont construits en plaques de tôle ondulée. Tous sont très bien éclairés et offrent un grand dégagement.

Les obus sont soumis à un nettoyage consciencieux au moyen de brosses, puis expédiés dans un autre atelier, où ils attendent l'explosif. Celui-ci, reçu en poussière, est dégagé des matières impropres ; on le transforme ensuite, au moyen de machines, en plaques de pâte que l'on coupe en morceaux d'un centimètre carré environ. Cés tablettes sont versées dans l'obus dans lequel on coulera bientôt de la résine, afin que les morceaux de poudre condensée forment un bloc qui augmente la force d'explosion.

De nombreux ouvriers sont employés à l'adaptation des différentes parties de l'obus. Dans de grands ateliers ce ne sont que des vrilles qui tournent, des marteaux qui frappent, des hommes qui circulent, des ordres qui se croisent. Mais toujours, une admirable organisation préside à l'activité qui se déploie dans ce milieu, un œil vigilant surveille toutes les opérations et une habile direction en règle tout le travail.

Ces ateliers sont remplis d'obus de 75, de 150, de 220 qui pèsent 100 kg. et de petits obus de couleur jaunâtre destinés aux troupes du Congo. Les piles de projectiles, où les cou-

leurs bleues et rouges se confondent, forment un tableau bizarre.

Les ingénieurs n'ont négligé aucun détail dans l'organisation de cette usine de guerre pour faciliter le travail. Ils ont de même songé au bien-être des soldats. A l'entrée des chantiers on voit un grand bâtiment brunâtre : ce sont les bains, à quelque distance, les chambres de soldats, toutes confortables, toutes propres ; des ateliers de menuiserie, de serruriers, de cordonniers qui ne sont pas les moins importants, s'ajoutent aux précédents. Il n'y a pas jusqu'à la boutique du coiffeur qui ne manque.

APRÈS LE TRAVAIL

Le soir, après le travail, les troupes peuvent se récréer ; aussi a-t-on fait construire une vaste salle des fêtes, très haute, comprenant une scène où pourraient se jouer des pièces à grand spectacle, une place pour orchestre, des loges pour invités et une quantité de chaises et de tables pour tous ces braves dont le travail a une importance que le profane ignore. Cette salle des fêtes qui n'était pas complètement terminée sera d'ailleurs souvent occupée. Les soldats compositeurs, le directeur de la musique et les chefs se promettaient bien d'y organiser de nombreuses soirées récréatives. Cette initiative est des plus heureuses. On ne peut se figurer combien de saines réjouissances, organisées par la troupe elle-même, détendent les nerfs et permettent aux soldats de reprendre, le lendemain, leur tâche avec vigueur. Ce ne sont pas là, il est vrai, leurs seules distractions.

Entre les divers ateliers, le terrain est transformé en place de foot-ball, en champ de course et les prés d'alentour en jardins potagers. Les hommes cultivent le sol et il faut voir avec quel entrain, avec quelle persévérance.

Autour de leurs habitations ils ont semé des pâquerettes, des violettes qui égaient ces baraquements et font volontiers croire aux poilus belges qu'ils habitent des villas auxquelles on se rend par des sentiers très bien entretenus ou par de larges avenues. C'est là que les hommes, le soir, se promènent tout en grillant une cigarette.

Qu'on songe au travail et à la dépense d'ingéniosité que représente la construction d'une usine semblable, aux difficultés que surmontèrent les ingénieurs pour faire vite et bien — il leur fallut deux mois — et on pourra se faire une idée, encore imparfaite, du ressort du soldat belge. Car on a dû tout créer et dans le minimum de temps, et cette visite m'a laissé une très bonne impression. Tous ces baraquements sont construits pour une longue durée. Ils sont la preuve la plus évidente qu'à l'arrière du front, on est résolu à tenir aussi longtemps que la Belgique ne sera pas libre. Ces soldats, ces officiers que nous avons questionnés, comme au premier jour de la violation de leur pays, ont une très grande confiance dans leur gouvernement et si les événements ne se déroulent pas avec la rapidité qu'ils espéraient, ils attendent patiemment, cependant, le jour de la victoire et fabriquent tous les obus qu'on leur demande.

Ce n'est pas seulement dans les usines d'explosifs que les Belges s'organisent et travaillent ; ils ont donné une grande extension à la fabrication des canons, des mitrailleuses, des automobiles, des avions, des fil de fer barbelés, des bombes, des grenades. Les résultats de ce travail sont excellents, et nous avons pu voir en troisième, en deuxième et première lignes du front, des quantités de munitions qui galvanisent le courage des poilus.

Lorsque le canon tonne, que sur les routes les lourds camions circulent, que dans l'air les avions font entendre leur sourd ronflement, le petit pioupiou, dans sa tranchée, attend avec plus de cœur l'ordre de s'élancer en avant...

IV

En route pour Calais.

Le voyage de Paris à Calais ne manque pas d'intérêt, surtout quand on a la chance d'être accompagné d'un soleil resplendissant qui fait mieux ressortir toutes les richesses des plaines qui défilent sous les yeux.

Le rapide Paris-Calais est bondé. On a peine à y trouver de la place. Les civils sont rares et ici, comme au Havre, on les regarde avec quelque curiosité, mais bientôt, malgré les affiches « Taisez-vous, méfiez-vous », collées sur les glaces et dans les couloirs des wagons, on cause de la guerre. Mes compagnons apprennent que je suis Suisse et ce ne sont plus que des questions sur notre pays, sur notre neutralité, sur l'évolution du peuple et sur les bombes de Porrentruy !

Oh ! comme cette « erreur » des aviateurs allemands intéresse le public en France ! C'est d'ailleurs très explicable, car toute la presse parisienne s'en est occupée ; les grands journaux ont consacré à cet incident des articles de fond qui tous ne furent pas également aimables pour notre pays.

Après l'affaire des colonels, après le cas déplorable de Lallemand, après le « on suppose » du communiqué officiel du Palais Fédéral, les Français en sont venus à discuter plus que de coutume de notre petit coin de terre et plus d'une fois, bien que nulle part je n'ai trouvé l'hostilité dont on parle trop aisément en Suisse contre nos concitoyens, j'ai regretté que nous ayons passé au premier plan. On sent évidemment qu'en France — ce sera aussi le cas en Belgique — on regrette l'attitude passive de notre gouvernement fédéral en face des violations multiples des conventions internationales par l'Allemagne.

Dans ces pays, connus pour la générosité de leurs sentiments, on s'était fait une idée très haute de notre dignité ; on jugeait notre patrie d'après les Guillaume Tell et Winkelried et — pourquoi le cacher ? — les vieux amis de la Suisse furent désillusionnés.

Toutefois, n'exagérons pas et disons aussi que les Français ne parlent de l'action de notre peuple pour venir en aide aux grands blessés, aux malades hospitalisés à Leysin, à Montana et dans l'Oberland bernois, qu'avec une profonde reconnaissance. Ils se souviennent de l'émotion qui a étreint nos populations quand il leur fut donné de voir défiler les grands blessés, ils n'oublieront certes jamais que notre peuple, suivant le mot de Benjamin Vallotton, « a sauvé l'honneur ».



A mesure que vous vous éloignez de Paris, une activité plus grande se manifeste sur les routes, dans les gares, dans la plaine. La ligne, sur tout son parcours, est gardée par de territoriaux qui prennent la position au passage du rapide et qui, ma foi, ont très bon air à côté de leur cabane exotique, formée de branchages ou de paille tressée. Ceux qui ne sont pas de garde s'occupent à divers travaux : les uns conduisent la charrue, ensemencent les champs, et leurs uniformes bleus se détachent vivement sur le fond verdâtre des prairies, semées par-ci, par-là, de villages coquets aux toits rouges, à l'église élancée. D'autres, assis dans des jardins, raccommodent ou nettoient leurs vêtements, se promènent les mains dans les poches, la pipe à la bouche, sur les chemins qui courent vers un horizon bleu pâle, que des bouquets d'arbres, aux branches dénudées, découpent pittoresquement.

Nous passons successivement à Chantilly, à Creil.

Nous voici à Amiens, qui connut pendant quelques heures l'occupation allemande, mais où les soldats n'eurent pas le temps de commettre des dégâts, tant leur retraite fut précipitée après la bataille de la Marne. La gare est gardée par d'authentiques poilus qui, le fusil sur l'épaule, frappent, de leurs gros souliers, le pavé des quais. En face de moi, j'admire un train sanitaire anglais, dont les longs wagons jaunâtres

s'étendent sur une distance de 80 mètres. Aux fenêtres, des soldats anglais blessés regardent impassiblement la circulation, d'autres accroupis sur les marche-pieds des portières fument de longs cigares et les nurses, dans leurs jolis salons ornés de tableaux de la guerre, de portraits de grands chefs, reprisent des bas, des serviettes, tout en bavardant.

La circulation sur la ligne est devenue intense, les trains se suivent dans toutes les directions chaque cinq minutes. Aussi n'avançons-nous que très lentement; mais nous prenons notre mal en patience, quand un officier-médecin m'appelle à la portière pour me faire admirer l'effort anglais.

J'arrive en effet à E..., où les volontaires du Canada s'exercent à devenir d'excellents soldats. Ils sont là plusieurs milliers dispersés dans un magnifique cirque de dunes, sur le sable desquelles le soleil couchant étend de longues ombres. Cette plaine, à certains endroits, est creusée de tranchées, d'abris, de refuges que les Canadiens sautent avec agilité, le fusil en main, pour aborder à la baïonnette, à quelque cent mètres, des mannequins de paille suspendus à de longues tringles de fer ou étendus les bras en croix — ils représentent étrangement des cadavres — sur le sable. Mes compagnons de voyage, des Français qui se rendent à Nieuport et à Strenstraete et des Belges allant reprendre leur poste de combat devant Dixmude et à Ramscapelle sourient, regardant leurs alliés se donner beaucoup de mal à défoncer ces sacs de paille, desquels plus d'un a de la peine à retirer sa baïonnette.

Le camp anglais est très important. Les baraquements et les tentes s'étendent sur plusieurs kilomètres, car les Anglais prévoyants se sont installés avec tout le confort moderne. Ces hommes tenaces pensent évidemment que la guerre n'est pas près de finir. Le camp est éclairé à l'électricité ; de grandes lampes à arc sont placées le long des larges chemins qui entourent les baraquements et de jolies habitations sur lesquelles flotte le drapeau anglais. Tout près de la ligne, des jardinets, où croissent quelques fleurs aux vives couleurs, s'alignent les uns à côté des autres.

On parle encore beaucoup aujourd'hui de l'effort anglais. Certaines personnes en parlent même avec un scepticisme énervant. Il semble qu'elles ne veulent pas ouvrir leurs yeux,

bien qu'on puisse aisément se rendre compte de la bonne volonté de l'Angleterre. Depuis plusieurs semaines des camps sortent de terre comme des champignons. Nous en avons vu depuis le Havre jusqu'en arrière du front ; partout des uniformes kakis qui semblent couvrir le monde. Flegmatiquement, il est vrai, mais prêts cependant à sacrifier leur vie pour la cause commune, ces hommes circulent dans tout le nord de la France, une légère badine sous le bras, en attendant le jour où ils devront se rendre aux tranchées de première ligne. La conduite du gouvernement ressemble à celle de Joffre : de la patience, pas de sacrifices inutiles, pas de ruées semblables à celles des Allemands à Verdun. En attendant, les munitions, les canons, les chevaux, les hommes arrivent en masses et on s'applique immédiatement à instruire tout ce monde, ce qui n'est pas une petite affaire.

L'effort anglais, plus on l'étudie, plus il émerveille. Le travail fourni par l'Angleterre, pour prendre une part effective à l'écrasement du militarisme allemand, est considérable et le monde serait bien étonné s'il pouvait apprendre ce que les dirigeants de cette nation ont dû faire pour équiper, armer et instruire les milliers d'hommes actuellement sur le continent.

C'est en parcourant les camps de soldats, à qui il ne manque pas un bouton de culotte, qu'on emporte l'impression très nette, très claire, que jamais l'Allemagne, malgré les succès qu'elle pourrait remporter sur les différents fronts de la guerre, ne sera en mesure de vaincre. Aujourd'hui, elle se heurte contre un mur de volontés, décidées à ne pas céder un pouce de terrain et contre des centaines de canons qui dépensent les obus sans compter.



Nieuport après le bombardement.

V

A Calais.

Me voici à Calais.

Un officier désigné par M. le ministre de la guerre, et qui m'accompagnera dans toute ma tournée sur le front, m'attend. Aussitôt en possession de mes « laisser-passer », je me rends en ville.

Calais, comme toutes les autres villes de France, est d'un calme absolu. La population a une confiance illimitée dans l'issue de la guerre. Les habitants ne s'arrêtent plus à l'idée d'une offensive allemande sur leur port. Ils savent très bien qu'ils sont à l'abri des coups de main les plus téméraires et vaquent à leurs affaires comme en temps de paix. Ils font d'ailleurs de très bonnes affaires les Calaisiens, car les soldats belges, anglais et français y sont nombreux. Le soir, à 6 h., on a peine à circuler dans les rues. Les cafés et les cinémas sont pleins. Les plus grands établissements regorgent de monde ; les Tommies aiment à se divertir jusqu'à 9 h., heure à laquelle toute circulation est interdite. Cette mesure s'explique : Calais n'est, en effet, qu'à une trentaine de kilomètres du front. Le soir, la ville est bien triste : pas une lumière, ni sur la Place de la Gare, ni sur la Place d'Armes, que domine un beffroi élancé, ni sur le port. Les réverbères, peints en bleu, répandent une timide clarté ; on dirait, de loin, de grandes veilleuses antiques qui, naturellement, évoquent les phases les plus intéressantes de l'histoire de ce port, que les Allemands convoitent depuis le début des hostilités. Au milieu de cette obscurité, soldats et civils circulent en jouant des coudes ; mais bientôt les devantures des

cafés se ferment, les volets des magasins sont clos, les habitants rentrent au logis et l'on n'entend plus, sur le pavé des rues, que le pas des gendarmes belges et français qui font leur ronde.

Quand je suis arrivé à Calais, c'était le jour de la fête du roi Albert Ier. Sur les bâtiments officiels et sur les bateaux du port, on avait hissé le drapeau belge et les autorités de la ville avaient envoyé des télégrammes de sympathie au souverain.

« Ah ! Monsieur, me disait alors un Belge, si vous aviez vu la revue de ce matin à X..., vous auriez été ému comme nous. Il fallait les avoir connus, ces braves soldats, au début de la guerre, pour les mieux admirer aujourd'hui et pour savoir tous les progrès que nous avons réalisés dans l'organisation de nos troupes. Certes, nous pouvons être fiers de notre armée, car elle ne craint rien et comme nous, — je suis trop vieux pour servir — elle tiendra jusqu'au bout. »

Je regardai longtemps ce vieillard à l'allure hésitante. Il y avait un tel rayonnement sur sa figure, une telle joie dans ses yeux, une telle fascination dans sa voix, que je compris alors combien toutes les souffrances endurées par le peuple belge l'ont attaché à sa terre.

A GRAVELINES, DUNKERQUE, BERGUES

Par un beau matin, un matin resplendissant, tout bleu, nous partons dans une auto mise à notre disposition par les autorités militaires, pour Gravelines, Bergues, Dunkerque. Mon guide, très aimable, désire me faire voir l'historique cité de Gravelines avec sa grande place pavée, sa porte antique de l'Arsenal, son beffroi au haut duquel des sentinelles, les yeux sans cesse dirigés vers le front, veillent sur la sécurité de la ville, les vieux bastions à la Vauban envahis par une herbe fine et très verte, le canal où sont amarrés de nombreux bateaux de pêche, la gare.

A DUNKERQUE

Gravelines, comme toutes les autres villes du littoral, eut souvent la visite d'avions, de Zeppelins qui y lancèrent des bombes, sans causer des dégâts importants. Mais Dunkerque fut, de plus, bombardée par des obus de 380 lancés à une distance de 37 km. 800 (chiffre renversant qu'on nous a confirmé de source autorisée). Les dégâts, là, furent plus importants : un gros obus tomba sur la Grand'Place, faisant un immense trou au milieu des pavés. Aujourd'hui encore, on remarque les traces de l'explosion ; les vitres des maisons sont remplacées par des planches ou des toiles, ce qui donne une physionomie lamentable aux habitations ; un second obus est tombé sur une aile de la cathédrale, écrasant le toit, démolissant les arches et tuant plusieurs personnes. D'autres enfin ont éclaté quelque part en ville.

Nous avons visité les lieux et nous avons été surpris de la puissance des projectiles allemands. Mais aujourd'hui les Alliés en utilisent qui ne le cèdent en rien.

Une haute maison de cinq étages est complètement vidée. On dirait qu'elle a été « aspirée » ; il n'en reste plus que le squelette, supportant un pan de toit qui se plie dans des formes étranges, et une volute d'escalier restée intacte par un hasard qu'on ne s'explique pas.

Ce ne fut d'ailleurs pas la seule habitation touchée ; mais le bombardement à longue portée des Allemands n'eut aucun résultat pratique. L'effet « kolossal », tant attendu, fut complètement manqué.

Les Zeppelins — dont la visite récente est connue — n'ont pas ménagé Dunkerque. Leurs bombes, tombées au hasard d'une course précipitée, n'ont fait que d'innocentes victimes. Aujourd'hui, on cherche encore à savoir quel but poursuivait l'équipage du dirigeable allemand en bombardant Dunkerque. L'un des projectiles est tombé dans une rue, enfonçant des panneaux de portes, brisant des vitres remplacées, comme sur la Place Jean-Bart, par des planches, faisant crouler des murs et soulevant des avant-toits. Un autre a transpercé une maison jusqu'à la cave. Quand la sirène fit

entendre sa voix lugubre, les habitants se précipitèrent dans leur refuge habituel ; mais hélas ! le « hasard » voulut que la bombe, faisant un énorme trou dans le toit, perçât le plancher du deuxième, du premier étage et du rez-de-chaussée pour éclater dans la cave où huit personnes furent tuées net. De l'une d'elles, on ne retrouva plus qu'un paquet de chairs lacérées.

INUTILE INTIMIDATION

En présence de pareils attentats, qu'aucune mesure militaire n'explique, on reste stupéfait ; on se demande anxieux à quelle mentalité obéissent les Allemands. C'est la question que je posais à mon guide, qui se contenta de hausser les épaules. Lui, de même, ne comprenait pas : « Que voulez-vous ? C'est leur méthode d'inutile intimidation ! »

Cette manière de terrorisation, de bluff, « ils » l'ont encore appliquée à Bergues, que je visitai, après avoir consciencieusement exploré Dunkerque et son port, où de nombreuses barques de pêcheurs se pressent les unes contre les autres comme si elles avaient froid ou peur de je ne sais quel événement. Elles sont là depuis bien longtemps, attendant patiemment le jour où elles pourront de nouveau, les voiles pleines du souffle puissant de la mer, reprendre leur essor sur la grande « verte ».

Bergues, comme Dunkerque, est une cité historique. Ses maisons, sa place, son beffroi, son église, tous ses monuments rappellent les anciens âges. Il n'est pas jusqu'à ses rues, avec leurs maisons entassées les unes contre les autres, qui ne vous laissent l'impression d'arriver dans une cité où l'art avait fleuri. Bergues n'est pas seulement connue par son magnifique beffroi, qui se dresse fièrement sur la Grand'Place, mais encore parce qu'elle envoya Lamartine siéger à la Chambre des députés ; et c'est là, à quelque distance du beffroi, à l'enseigne de la Tête d'Or, que le chantre des *Harmonies* composa sa fameuse *Réponse à Némésis,* réplique aux attaques du poète Barthélemy.

Le souvenir de Lamartine, cependant, n'a pas empêché les Allemands de bombarder Bergues. Nous ne parlerons pas

des avions. Leurs courses au-dessus des villes que nous venons de citer sont si nombreuses qu'elles perdent de leur intérêt. La population, d'ailleurs, s'habitue à cette situation, mais, chose étrange et à peine croyable, elle ne devient pas plus prudente. Au cours de mon voyage, j'ai vu de nombreux avions, et toujours des hommes, des femmes qui, le nez en l'air, l'index dirigé du côté de l'oiseau gigantesque, suivaient avec intérêt ses évolutions, sans songer à ses bombes dont ils connaissent l'effet.

Bergues fut bombardée, elle aussi, par des 380 allemands à une distance de 37 kilomètres, avec moins de raison encore que Dunkerque.

Ce bombardement n'a pas découragé la population. Aujourd'hui, elle ne manifeste aucune crainte. Si vous parlez à des habitants de l'arrivée des premiers obus, ils sourient gentiment : « Ah ! oui, monsieur, c'était quelque chose ! J'ai cru que ma maison sautait ; il me sembla voir les habitations de la place chanceler sur leur base. C'est que ça en fait un bruit ! Et puis on entend venir le projectile de loin : ça fait comme un gros bourdon qui se rapproche ! Mais, que voulez-vous ? Ça ne sert à rien de se faire du mauvais sang ! »

Voilà la mentalité des gens du pays. On est devenu fataliste près du théâtre de la guerre !

VI

De Bergues au G. Q. G. belge.

Après une course d'une heure à travers une plaine, coupée par de longues routes qui semblent se perdre à l'horizon, nous passons à Hondschoote, et de là nous partons pour la frontière belge, où nous arrivons bientôt.

Deux gendarmes belges nous arrêtent, demandent nos papiers.

Ce passage de frontière n'a rien de spécial : deux maisons basses, aux façades roses et jaunes ; de chaque côté de la route, quelques arbres, un jardinet entouré d'une palissade, et c'est tout.

EN BELGIQUE

Je suis en Belgique. La nature n'a point changé ; sans doute, ce n'est toujours qu'une immense plaine, bien cultivée, avec des fermes aux toits larges et des peupliers, mais j'approche du front, qui s'étend là-bas derrière la ligne fine qui borde les vertes prairies. Il me semble être sur une terre plus légère ; l'air me paraît plus transparent, plus diaphane, comme s'il était rempli d'une lumière idéale. Pour peu que mon imagination évoque les actions d'éclat des soldats de Liége, de Namur et d'Anvers, les multiples preuves de bravoure qu'au cours de quinze mois de guerre la Belgique a fournies, je trouverai le soleil plus brillant, plus radieux que partout ailleurs...

Dans la zone de guerre, les routes sont sillonnées de camions-automobiles, de voitures, d'ambulances, qui roulent uniformément vite. Des cyclistes, des motocyclistes se croi-

sent, s'entrecroisent, évoluent avec une aisance extraordinaire sur ces grandes routes pavées. Partout des soldats, des officiers, des gens se rendant à leurs occupations le plus rapidement possible, mais sans fièvre. Et c'est le même tableau sur de très longs kilomètres. Je trouve des villages occupés par la troupe, de petits villages aux rues étroites. Je croise des femmes, des enfants, des vieillards.

AU GRAND QUARTIER GÉNÉRAL

Avant d'arriver au Grand Quartier général de l'armée belge, l'auto s'arrête sur une petite place que surveillent attentivement des gendarmes, tandis que les soldats, les mains dans les poches, devisent tranquillement des derniers événements. D'autres, plus gais, près du portique de l'église, fredonnent quelques chansons.

LE CORDIAL ACCUEIL BELGE

En descendant d'automobile, je rencontre le major S..., adjudant d'état-major, dont la compétence dans tous les milieux militaires est connue.

Lui expliquant le but de ma visite, le désir de faire ample connaissance avec l'armée belge, de me rendre compte de l'effort accompli, il me répond aimablement :

— Allez, visitez nos soldats, vous toucherez de près leur héroïsme et vous pourrez vous rendre compte de leur moral. Ah ! oui, ce sont de braves soldats. Quand vous rentrerez en Suisse, parlez de ce que vous avez vu ; car des pays comme le vôtre et le nôtre doivent être unis contre cette puissance militaire allemande qui nous a foulés aux pieds sans motif. Les petits Etats doivent se soutenir et il serait à désirer qu'une ligue leur permît de se grouper et d'être plus forts. Et maintenant, si vous désirez des documents se rapportant à l'histoire de la Belgique, adressez-vous au Cabinet du ministre de la guerre, vous y serez — j'en suis certain — accueilli avec une très chaude sympathie.

Pendant que mon aimable guide se rend dans les bureaux

pour faire viser diverses pièces, je profite de quelques instants de liberté pour circuler dans le village.

Je m'arrête près de l'église et j'entre dans un café très bas, éclairé par trois fenêtres, meublé de tables très simples autour desquelles des paysans en blouse et coiffés du chapeau mou fument placidement leur pipe. Tous me dévisagent curieusement et s'interrogent. Un étranger, un civil au G. Q. G., c'est un peu une curiosité par ces temps de guerre. Pour tous ces braves gens, j'apparaissais comme je ne sais quel être extraordinaire. C'est là qu'on me demanda très poliment où j'allais.

— Sur le front visiter votre armée.

Alors mon interlocuteur me regarda de la tête aux pieds, me toisa d'une façon si comique que je réprimai un éclat de rire ; et, tout à coup, mais très lentement, d'un air sentencieux, il s'exclama :

— Ben, vous d'vez avoir le bras long !

Le siège du Grand Quartier général belge est une localité paysanne fort animée.

On ne peut s'imaginer le travail qui s'effectue dans ces maisons transformées en bureaux, où jour et nuit il faut veiller, prendre note des communications les plus insignifiantes, mais toutes utiles, écouter les ordres téléphoniques et télégraphiques. C'est là que se prépare la résistance, que s'élaborent les plans ; c'est du G. Q. G., souvent, que dépend le salut de la patrie. Tous ces hommes, tous ces officiers sont calmes et confiants ; mais que de fois, ils ont tressailli quand la télégraphie sans fil ou tout autre émissaire leur apprenait quelque grosse action! Et quand c'était le succès, on se serrait la main, tout en paraissant calme, mais on avait de la peine à cacher sa joie. Si la voix n'avait pas assez d'éclat, les yeux parlaient mieux...

Au Grand Quartier on rencontre des hommes de tout âge et de toute arme. Le service automobile est très bien organisé. Il comprend un nombre considérable de voitures qui sont devenues indispensables et qui roulent du matin au soir et du soir au matin. Les chauffeurs, que l'on traite facilement d'embusqués, malgré les dangers qu'ils courent sans cesse, ont une tâche souvent très lourde et très pénible.

L'automobile a pris une place énorme dans la guerre moderne ; elle diminue les distances et l'on ne s'étonne plus des longues randonnées dans la nuit pour ramener en première ligne les officiers appelés en mission.

LE SERVICE DE L'AVIATION

Ce service est heureusement complété par celui de l'aviation. L'armée belge possède, grâce à l'aide de la France, un nombre important d'avions qui augmente du reste tous les jours. Dans ce domaine, comme dans tous les autres, des progrès ont été réalisés. On n'exagérera jamais l'utilité des explorations au-dessus des lignes de l'ennemi ; les observations des aviateurs renseignent l'état-major sur ses positions; sur les mouvements qu'il entreprend et permettent de parer aux coups de main d'un adversaire très bien outillé. Nous ne savons pas exactement de combien d'avions l'armée belge peut disposer ; mais nous pouvons dire que le gouvernement ne recule devant aucun sacrifice pour perfectionner cette arme, augmenter la vitesse des monoplans et des biplans, la force des moteurs et développer la photographie aérienne. Nous avons eu l'occasion, au cours de notre voyage, de voir des photographies prises à 2000 et à 3000 mètres de hauteur, et nous avons été émerveillés de constater la netteté des images, la précision des détails. La photographie permet à un officier observateur sagace de rapporter de chaque reconnaissance des documents d'un haut intérêt militaire ; il découvre des batteries dissimulées cependant avec un grand soin, toutes les tranchées ouvertes, des abris, des ruines servant de refuge aux troupes, et même les sentiers sur lesquels circulent des patrouilles, etc. Que de renseignements précieux pour l'artillerie !

Et, à la pensée que tous les rapports des différents services d'une armée en campagne se concentrent dans le petit village, très calme, plein de lumière, où je venais d'arriver, je me sentais émerveillé de cette organisation bien ordonnée et du travail fourni par les officiers et soldats occupés sans répit depuis des mois, dans d'humbles demeures, à compulser

les centaines de pièces qui leur sont remises pour étude et qui serviront de base aux suprêmes décisions du haut commandement !

Disons de suite que les hommes ne se doutent pas de la grandeur de leur effort ; ils se sont fait tout naturellement à un état de choses qu'ils n'avaient pas prévu. Ils remplissent leur tâche délicate simplement, avec calme, avec sérénité même, mais conscients aussi de leurs responsabilités et prêts à tous les sacrifices pour assurer la délivrance de la patrie...

VII

La fête du roi au front.

Je viens d'arriver dans un village, à quelques kilomètres du front, où les soldats, après avoir lutté dans les tranchées en face de Dixmude, prennent un repos bien mérité.

Aujourd'hui dimanche, ils sont libres et circulent dans les rues entre deux rangées de lourds camions-automobiles, tandis que la gendarmerie veille, sur les routes à ce qu'aucun être suspect ne pénètre dans les cantonnements. Des sentinelles, l'arme sur l'épaule, font les cent pas devant le corps de garde, devant les voitures d'ambulances, les automobiles.

LA VISITE DES CANTONNEMENTS

— Si vous le voulez bien, me dit le commandant L..., je vais vous faire visiter les cantonnements. Vous arriverez à l'improviste, rien n'est préparé pour vous recevoir, mais qu'à cela ne tienne. Vous aurez l'occasion de voir comment notre troupe est traitée. Ce sera d'autant plus intéressant qu'un *Te Deum* sera chanté, dans quelques instants, en l'honneur de notre souverain.

J'entends bientôt, en effet, un air mélancolique, qui monte d'un pré entouré d'une balustrade. Les soldats sont là, une feuille de papier en mains ; ils répètent sous la direction d'un des leurs un *Te Deum*. Ces braves désirent faire bonne figure tout à l'heure, car ils s'appliquent à leur tâche et écoutent avec intérêt les dernières instructions de leur directeur.

En attendant que la cérémonie commence et après



Intérieur de l'Eglise de Loo.

m'avoir présenté aux différents officiers qui commandent à l'endroit où je viens d'arriver, mes guides me conduisent au *Restaurant du soldat,* placé dans l'annexe d'une ferme, tout près d'un grand moulin à vent dont les ailes déchiquetées forment une immense croix. On s'y introduit aisément et l'on me fait visiter l'installation.

Des « piotes » — terme désignant le poilu belge, — entourent un camarade préposé à la vente du tabac, du papier à cigarettes, de cigarettes, de paquets d'allumettes, de chocolat, etc. Ces marchandises sont serrées dans une armoire fixée au mur et construite à cet effet. C'est un véritable magasin que les hommes sont bien aises d'avoir sous la main, car ils peuvent s'y procurer, à très bon compte, de quoi fumer. La caisse de la compagnie ne cherche pas à faire de bénéfice ; aussi m'est-il permis d'acheter différentes choses à des prix fort modestes. Mais il y a mieux. Les hommes peuvent aussi se désaltérer. Bientôt je découvre, hardiment posé sur deux piles de briques rouges, un tonnelet de bière. Quelque peu étonné, je souris et le chef de compagnie me dit :

— Tous les jours, je donne l'occasion à mes hommes de boire de la bière fraîche. Moyennant un sou le verre, ils peuvent s'en procurer ici. Je n'ai d'ailleurs qu'à me louer de la sagesse de mes soldats qui n'abusent pas de cet avantage ; c'est la meilleure preuve qu'il est bon de leur faire comprendre et sentir qu'eux aussi ont une responsabilité. C'est par cette méthode que nous obtenons les plus beaux résultats. Le militarisme prussien n'aurait aucune prise sur la troupe, tandis qu'avec notre façon d'agir, les hommes sont toujours prêts à accomplir les missions les plus délicates et les plus dangereuses. Sans doute, nous avons aussi chez nous de fortes têtes, — le Belge est très enclin à la critique, — mais au moment du danger la discipline et l'esprit de sacrifice font oublier les mésaventures inévitables de la vie de campagne. Nos soldats, alors, sont merveilleux de sang-froid et d'enthousiasme...

La conversation roule encore un instant sur cette intéressante question et mon cicerone me dit tout à coup :

AUX CUISINES

— Venez donc voir les cuisines roulantes. Elles nous ont rendu de très grands services. Celle que vous apercevez près de ce petit enclos sera renvoyée à l'arrière. Elle a fait un long usage et nous venons de la remplacer. Auparavant, nous avons tenu à faire sa toilette.

En effet, deux hommes passent la cuisine roulante à grande eau, tandis qu'à côté d'eux, un vieux soldat prépare la soupe. On soulève le couvercle des marmites. De gros morceaux de viande bouillie s'agitent au milieu des carottes, des feuilles de choux, des laitues, tandis qu'une odeur très appétissante se répand autour de nous.

Le menu du soldat n'est pas composé uniquement de viande bouillie et de soupe, mais encore de pommes de terre grillées. Quand nous sommes arrivés, la distribution était commencée. Elles attendent — toutes chaudes — dans de grands seaux en fer-blanc, le moment d'être savourées par la troupe. Ce n'est pas seulement à l'occasion de fêtes que le menu est aussi soigné, mais il n'est pas de jour où les chefs ne veillent à ce que les soldats, tous — on insiste particulièrement sur ce mot — soient très bien nourris. J'ai été agréablement surpris de constater la force et la santé de la troupe ; car j'avais pensé rencontrer des soldats fatigués par la vie des tranchées, rongés par le souci, je n'ai vu que des hommes robuste à la figure ronde, brunie par le grand air et aux muscles souples et résistants.

Les soldats que nous avons questionnés se déclarent très satisfaits et ils se plaisent à vous dire que les chefs s'occupent d'eux avec une sollicitude toute paternelle.

LE MENU DU SOLDAT

En temps ordinaire (semaine), le repas est ainsi composé : premier repas, café, pain, sucre ; deuxième repas, potage aux pois ou légumes, sauce carbonnade, lard fumé (une ration pour tous les hommes) ; la section des mitrail-

leurs recevait un bifteck et des frites ; troisième repas, pommes de terre fricassées avec sauce carbonnade et café.

Le jour de notre arrivée sur le front, le menu comportait : premier repas, café, pain, sucre; deuxième repas, potage aux vermicelles ou légumes, des côtelettes rôties, pommes de terre nature, une sauce, ¼ de litre de vin, un cigare et du café ; troisième repas, carbonnades (flamandes) avec sauce, pommes de terre, carottes ou oignons, café.

Et c'est ainsi chaque jour. Les hommes savent d'ailleurs ce qui leur sera servi : les menus sont en effet affichés aux parois de leurs cantonnements à côté de grandes pancartes indiquant les mesures de précaution que doivent prendre les soldats quand les Allemands emploient leurs gaz asphyxiants.

LA FÊTE DU ROI

Mais, à discuter de l'organisation du service de ravitaillement au front, à visiter les installations, les heures avaient passé. Déjà les soldats se rassemblaient au pied du grand moulin à vent, aux planches noires, où dans un instant ils écouteront un prêtre leur parler de leur souverain, du roi Albert Ier.

Groupés sur les pentes d'un petit monticule à quelques mètres de la route, ils attendaient patiemment le commencement de la messe, discutant à voix basse, comme si un événement devait se produire.

Je me mêle à la troupe et, debout, j'écoute ! Le prêtre, tout jeune, est là entre deux grandes poutres, qui supportent le moulin à vent. Il prépare son autel, un autel bien modeste, bien simple, mais qui pour ces soldats, garde toute sa signification. Il est composé d'une table recouverte d'un drap noir. Deux lanternes de camp, un livre saint et trois croix de laiton constituent l'ornement du « Chœur » dont le fond est formé de deux bâches clouées tant bien que mal sur le moulin.

Cette messe en l'honneur d'Albert Ier, roi des Belges, ainsi organisée à quelques kilomètres des lignes allemandes, à quelque distance de la terre aujourd'hui encore foulée par

l'envahisseur détesté, a quelque chose d'émotionnant. On ne peut oublier ce que ces soldats, rendant hommage à l'héroïsme de leur roi, renouvelant le pacte de soumission loyale à lui et à sa famille, doivent souffrir en regardant là-bas, à l'horizon, cette grande prairie blanche, qui marque la limite de la terre natale, où des hommes, des femmes, des enfants résistent, eux aussi, avec une ténacité admirable aux abus des soldats et des officiers allemands. Aussi, près d'un pays — le leur, — qui ne demandait que la paix et qui fut violé, ravagé, pillé, incendié, malgré la parole donnée, malgré des actes paraphés, ces soldats écoutent le prêtre leur parler avec une chaude éloquence de ce souverain qui, comme eux, passe sa vie dans les tranchées, fier et résolu, brave et confiant, s'inquiétant sans cesse du bien-être de sa troupe, — ces soldats, dis-je, devaient faire de terribles serments ! Ils ont tant souffert qu'il ne faut pas parler de pardon ; ils voient tous les jours tant de ruines, tant de misère qu'ils ne peuvent songer à l'oubli !

Qu'on leur rende leur Belgique, leur pays ou, mieux encore, qu'on leur donne la possibilité de l'arracher à ceux qui l'ont violé, mais qu'on ne parle pas de renoncer à la lutte. Unis dans un même sentiment de solidarité, tous ces Belges qui, la casquette à la main, écoutent les exhortations du prêtre, n'avaient et n'ont qu'un seul désir, ils poursuivent un seul but : celui de retrouver leur patrie, d'en chasser l'Allemand et de rentrer dans leurs foyers la tête haute.

LA FIDÉLITÉ DU SOLDAT

Aussi, quand le prêtre leur disait d'une voix émue et prenante, qui semblait porter au-delà de la plaine immense : « Nous, les Belges, nous nous inclinons devant notre souverain, nous lui renouvelons respectueusement notre promesse de fidélité ; car nous savons que c'est de nous, de notre vaillance, de notre constance, de notre fermeté à la lutte, de notre courage, que dépend la réalisation de notre vœu le plus cher : celui de rentrer libres dans une terre libre ! » les têtes se baissèrent vers le sol en un signe d'acquiescement : —

c'était un serment cent fois répété depuis le début des hostilités qui se renouvelait, c'était une promesse muette, mais combien éloquente faite au roi qui personnifie à cette heure le Chevalier sans peur et sans reproches.

Et, en songeant que partout en Belgique, par ce beau dimanche d'avril, dans toutes les tranchées, dans les ruines de Nieuport et d'Ypres, au pied des murs croulants de Ramscapelle et de Reninghe, au Havre, en France, partout on répétait ce serment sacré, je sentais croître en moi une admiration profonde pour la valeureuse armée en train de « réaliser la victoire sous l'égide du grand roi. »

VIII

Reninghe sous les obus.

L'auto traverse une large plaine, triste malgré le soleil brillant ; nous ne voyons que des inondations : à gauche et à droite de la route, une eau vaseuse, qui paraît lourde de ses impuretés, s'étend sur plusieurs kilomètres carrés. C'est là un moyen de défense fort utile pour enrayer toute offensive allemande ; toutefois, il n'est pas sans gêner celui qui l'emploie.

Nous passons, et bientôt le commandant L..., qui m'accompagne, me fait voir, non loin d'un bois, des baraquements grisâtres.

— Là, me dit-il, la reine hospitalise quatre cents enfants belges, enfants de réfugiés ou orphelins. Ils sont l'objet des soins les plus dévoués. Mais ce pauvre refuge, les Allemands ne le respectent même pas. Leurs avions ont déjà lancé des bombes près de cet asile sacré ; heureusement, il n'y eut aucune victime.

LA BONNE REINE

Ces enfants sont instruits, nourris, habillés par les soins de la reine des Belges qui accomplit, dans cette tourmente affreuse, telles les bonnes reines du temps jadis, tout son devoir pour soulager les malheureux, encourager les soldats à lutter pour le salut de la patrie, réconforter ceux qui souffrent. Pour tous les Belges, la reine reste *la bonne reine.* Sa volonté ferme est de vivre au milieu des troupes, de soutenir leur moral, de s'intéresser à leurs désirs. On n'oublie pas que

la reine des Belges, sans une minute d'hésitation, s'est raillée à la cause du pays, le jour où l'Allemagne viola sa parole, on lui sait gré d'avoir, dans les tranchées de Pervyse, devant Dixmude, ailleurs, gardé son sang-froid au milieu de la pluie des obus et discuter avec des « piotes », sachant mettre à leur aise ces petits soldats. Et puis, on sait qu'elle aime le peuple belge, qu'elle voudrait pouvoir le soulager de ses misères ; c'est pourquoi on ne parle de la compagne d'Albert I[er] qu'avec le respect dû à une souveraine à laquelle on est attaché.

L'institut de X..., où quatre cents enfants belges sont hospitalisés, n'est pas le seul établissement qui se trouve sous le patronage de la reine Elisabeth ; mais il est le plus important, grâce à la charité royale. Il est construit avec simplicité, et les enfants s'y trouvent fort bien.

Il est une heure de l'après-midi quand nous arrivons à X... L'auto stoppe devant une petite auberge, où nous rencontrons des soldats qui mangent avec appétit autour de longues tables carrées, tandis que d'autres dégusent une bière très foncée, du « Stout ».

POILUS ET CIVIL

Quand j'entre au cabaret, j'y produis vraiment un grand effet. Les hommes se poussent du coude, se parlent à voix basse, des officiers m'inspectent des pieds à la tête ; d'autres se rapprochent vivement du commandant qui m'accompagne et lui demandent des explications. Dans le fond de la salle, quelques hommes ont cessé de manger. Ils parlent du « civil » sans doute, et ne comprennent pas ; car, après avoir haussé les épaules, ils remettent, avec un air soucieux, le nez dans leurs assiettes.

Ces petites scènes m'amusent, bien que je sois très heureux de posséder des papiers bien en règle et d'avoir un officier pour me conduire, car j'entends autour de moi :

« Qui est-ce ?... un civil... on n'a jamais vu de civils ici, mon vieux... et puis c'est pas prudent... il arrive en plein dans le bombardement. »

Mais il est temps de se mettre à table et j'ai une faim

de loup aiguisée par une longue course ; je quitte tous ces braves gens que mon arrivée vient de troubler et je trouve tout à côté de quoi me restaurer. Bientôt des officiers, des jeunes, des vieux, de toutes les armes s'assoient à ma table. La conversation prend un tour enjoué. Nous parlons de la Suisse, de la Belgique. On me demande des explications sur le bombardement de Porrentruy, sur l'affaire des cartouches, sur les actes des colonels Egli et de Wattenwyl et je puis me rendre compte, une fois de plus, que ces officiers nous ont fait un grand tort. Je remarque que tous mes interlocuteurs sont fort bien renseignés sur notre situation intérieure, qu'ils regrettent certaines appréciations de quelques-uns de nos journaux, qui jugèrent la Belgique avec une légèreté inconcevable, mais... ils conservent une sympathie reconnaissante à notre peuple.

Pendant le déjeuner, ce ne sont que des échanges de vues très intéressants sur des sujets d'actualité et de politique, sur lesquels les opinions diffèrent ; mais... parlez des Allemands et vous verrez tous les visages se relever vers vous, vous sentirez alors dans le regard de ces hommes la volonté froide, irréductible, de ne plus avoir de rapport avec « eux », même après la victoire. Ah ! ces protestations, combien en avons-nous entendu sortir de la bouche des cléricaux, de libéraux, de socialistes ! Pour tous, les Allemands sont des ennemis mortels, pour lesquels il ne saurait y avoir de quartier. Les Belges ont du reste le droit de les traiter de la sorte : ils ont trop souffert !...

DES RUINES

Immédiatement après le déjeuner, je me mets en route pour visiter les ruines de R... Le chemin n'est pas très long. Nous roulons du reste à vive allure. Aussi est-il à peine trois heures lorsque nous arrivons à destination, par une magnifique après-midi de printemps.

Avant d'entrer au village, j'était déjà douloureusement étonné. A ma gauche, à ma droite, tout près de moi et plus loin, là-bas dans les prés, je ne voyais que des ruines, des maisons éventrées, des toits troués, des murs branlants, tor-

turés par la mitraille ; mais lorsque je descendis d'auto et que mon regard se posa sur l'église, je fus atterré. Comment, c'était là tout ce qui restait d'une église : quelques murs, des colonnes de pierres trouées, croulantes ; plus de toit, des monceaux de pierres blanches, entassées pêle-mêle au gré de leur chute ! C'était là ce que les obus avaient fait du gracieux édifice dont la flèche effilée piquait droit vers le ciel et dont on était fier dans le village ! Ah ! oui, les Allemands savent détruire les églises, leurs obus sont impitoyables, ils frappent sans répit les plus beaux monuments, bouleversent le terrain par plaisir de semer des ruines.

Et le cimetière n'a pas été davantage respecté !

Je restai longtemps à regarder ces monceaux de briques, ces poutres calcinées jetées sur des tombes ouvertes par les obus, ces mausolées brisés, ces croix, d'humbles croix noires déchiquetées. Et en cet instant, j'aurais voulu pouvoir crier toute mon indignation !

Que vous regardiez à droite, à gauche, vos yeux ne se posent que sur de lamentables tableaux d'habitations vides de fenêtres brisées, de portes éventrées. Sur les toits, les tuiles restent accrochées on ne sait comment sur des lattes de bois...

— Vous devriez emporter une photographie de cette église, me dit mon commandant. Ce sera un document pour vous.

Aussitôt, je m'applique à prendre une vue lorsque nous entendons au-dessus de nos têtes le ronflement d'un moteur.

— Ça y est ! s'écria le commandant, nous sommes repérés, c'est un avion boche ! attention !

BOMBARDÉ !

L'auto est rangée tout près d'une maison dont le mur pourrait à la rigueur servir de refuge. Quant à nous, nous attendons. L'avion descend, puis évolue au-dessus de la place, tourne à gauche et décrit un grand demi-cercle. Je regarde mes guides, l'un avec sa jumelle inspecte froidement le vilain oiseau, le second met ses gants. Je fais comme tout le monde, — j'attends, — lorsqu'un bruit insolite frappe mes oreilles.

— Attention, me crie-t-on, c'est du 150.

On a beau m'avertir, je reste immobile, parce que je ne sais que faire. Le bruit augmente de force, il devient strident, et tout à coup, après, cependant, que le commandant ait eu le temps de m'indiquer du geste l'endroit où allait tomber le projectile, une explosion formidable se produit. Je fais un saut involontaire dans la direction de l'automobile, et j'aperçois, au milieu d'un nuage de fumée jaunâtre, des murs qui s'écroulent. L'obus est tombé dans une maison vide, à 60 mètres de nous. A nos pieds gisent des éclats de fonte que le chauffeur ramasse et me donne tout brûlants.

L'aventure est finie ; pourtant l'avion est toujours au-dessus de nos têtes. Ce n'est pas une crainte que j'éprouve, mais une sensation difficile à définir qui me pousserait volontiers à demeurer au milieu de ces ruines pour savoir ce qu'il adviendra, bien que je ne sois pas très rassuré sur les intentions du grand monoplan qui surveille les mouvements de notre voiture.

Pendant que je me livre à ces réflexions et que je regarde avec intérêt la maison touchée, mes compagnons de voyage, y compris le chauffeur, rient de bon cœur. J'ai tout à coup l'impression que je suis en cause, et je demande des explications.

— Ah ! vous nous avez bien amusés par votre demi-tour !

Et le chauffeur, avec quelque malice dans le regard remarque en souriant :

— On voit bien que Monsieur n'a pas l'habitude !

Dame ! j'avais bien assisté quelques jours auparavant au bombardement de Porrentruy ; mais j'avoue que je n'étais pas habitué à voir des marmites éclater à 60 mètres de moi.

Cependant, il est temps de partir. Le bombardement de R..., selon toute vraisemblance, me dit-on, va commencer.

Après avoir jeté un dernier coup d'œil à ce pauvre village désert, où la vie a cessé complètement, nous partons pour constater ailleurs les mêmes ruines, la même désolation...

Pauvre Belgique !...

IX

Dans les ruines de Loo et de Nieucapelle.

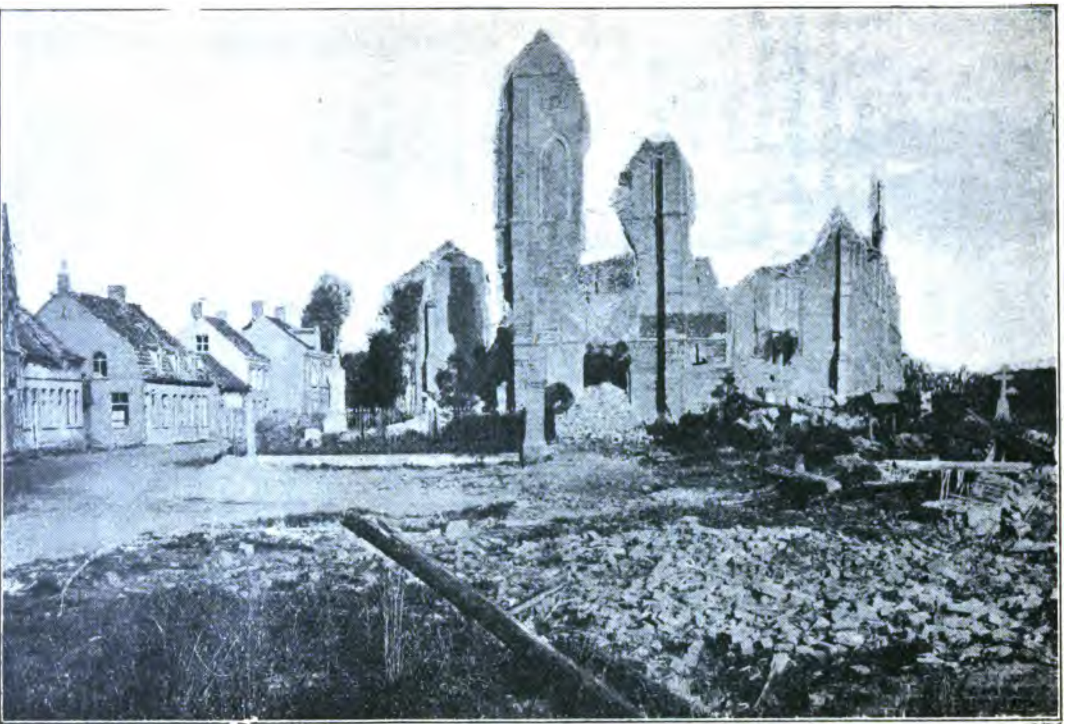
Pauvre Belgique ! répétai-je en arrivant à Loo, ancienne seigneurerie, comptant autrefois 1700 à 1800 habitants, où j'éprouvai la sensation de me trouver dans une antique ville romaine.

Ici aussi les Allemands n'ont reculé devant aucun moyen pour anéantir la cité qui, en temps de paix recevait les Lillois, arrivant en longues files, le dimanche, pêcher dans la rivière qui coule à quelques mètres de l'endroit.

LES OFFICES CONTINUENT

L'église, l'Hôtel de Ville, le presbytère, sont les bâtiments qui ont le plus souffert. Jour et nuit, les obus ont déchiré le sol et ébranlé jusque dans leur fondement les refuges des habitants. Pourtant, on rencontre encore quelques civils parmi les troupiers et les cavaliers qui déambulent lentement à travers les rues, profitant de quelques heures de repos avant d'aller reprendre leur poste de combat.

Aussitôt arrivés, le commandant me conduit au couvent des sœurs. Nous entrons alors dans une grande cour que domine une tour ronde. C'est une chapelle d'où s'élèvent mélancoliquement des airs religieux, car c'est l'heure des vêpres. Je reste stupéfait, n'ayant jamais songé que l'on poussât le calme jusqu'à continuer les offices dans un lieu qui n'est plus composé que de murs écroulés et de voûtes défoncées.



Ruines de l'Eglise de Reninghe.

Sans bruit, nous poussons une porte légère et nous nous trouvons à l'intérieur de la chapelle. Un silence impressionnant nous accueille. Il y a là un très vieux prêtre qui, vêtu de ses habits sacerdotaux, la tête blanche inclinée devant le chœur, où deux simples bougies répandent une timide clarté, chante les psaumes d'une voix monotone, tandis qu'un servant balance l'encensoir. Deux jeunes filles, un vieillard et une sœur constituent tout l'auditoire, tandis que dans le fond de la chapelle, sur une estrade, au milieu des chaises entassées les unes sur les autres, j'aperçois deux soldats belges, l'un jouant de l'orgue et l'autre debout, tournant les feuillets d'un grand livre.

Une lumière pâle filtre à travers les trois fenêtres en ogive, recouvertes de toiles de sacs, — car les vitraux ont été brisés par la mitraille. — Je n'ose pas bouger, tant je suis impressionné par la majesté de ce lieu pourtant si humble, mais où règne une telle paix, qu'instinctivement je prends garde de ne pas heurter le banc de chêne qui s'allonge devant moi. Je reste ainsi pendant de longues minutes à écouter un chant dont je comprends mal les paroles et à regarder cet auditoire restreint répéter avec le prêtre des actions de grâce ; mais je n'oublierai jamais, je crois, cette impression de calme profond qui semblait régner dans la demi-obscurité de cette chapelle des sœurs de Loo, devenue le seul refuge des cœurs pieux, car l'église est totalement détruite. En effet, il n'en reste que les murs noircis qui lancent vers le ciel, comme une protestation éternelle, leurs pans déchiquetés et sur le sol des monceaux de planches, de bois, des poutres, des débris du plafond, du chœur et de la chaire.

Vous chercheriez en vain un vestige de l'église, très riche autrefois, dont la tour élancée était ornée de sculptures flamandes intéressantes. Les obus allemands n'ont pas cessé de pleuvoir sur ce lieu saint, y cherchant — c'est l'excuse habituelle — un poste d'observation.

Mais d'autres ruines s'amoncellent autour de moi. C'est d'abord le presbytère, que les grosses marmites ont évidé, la tour de l'hôtel de ville coupée en deux, des maisons trouées sur lesquelles cependant nous apercevons tout-à-coup deux soldats qui prennent un croquis de ces lieux.

ENCORE DES BOUTIQUES

Loo n'est pas tout à fait désert. On y trouve encore quelques boutiques, réfugiées dans les habitations les plus solides ; on peut y acheter du pain, du tabac, des cigarettes et des cartes postales. Elles ont été créées depuis la guerre.

« — J'avais autrefois une belle maison, me disait une personne de Loo qui nous invita chez elle ; mais aujourd'hui je suis obligée de vivre dans cette demeure rustique. Excusez-moi de ne vous recevoir qu'au milieu d'un ameublement un trop sommaire. Voyez : une table ronde, deux chaises, une valise, un fourneau et une glace. C'est la guerre, que voulez-vous. Toutefois, je ne veux pas vous laisser repartir sans vous offrir une liqueur ; ce sera pour vous une impression nouvelle que de déguster une boisson bien flamande sur le front belge. »

On nous servit alors dans une petite chambre — un vrai décor de théâtre, éclairée par une seule fenêtre qui donnait sur la rue principale, aux maisons criblées de balles — un délicieux verre de sirop de poires. Cette attention n'a rien que de très naturel : les Belges ont conservé, malgré la guerre, toutes les qualités de gens aimables et accueillants.

DES MAISONS DEVENUES FORTERESSES

Nous remontons en auto pour nous rapprocher des premières lignes, dans la localité de Nieucapelle. Là encore et toujours, ce n'étaient que des ruines amoncelées, sur la place, aux abords des routes. Les habitations qui offraient quelque sécurité étaient occupées par la troupe qui les avaient transformées en forteresses, blindant les portes et les fenêtres au moyen de sacs de sable, de briques ; sur le seuil, des poilus étaient assis le plus commodément du monde, fumant une pipe ou une cigarette. Ils ne semblaient certes pas inquiets, ces braves, et ne s'occupaient que médiocrement du canon qui grondait tout près d'eux.

Notre premier devoir fut de visiter l'église, dont on apercevait à quelques mètres les dentelures pittoresques. Après avoir enjambé un enchevêtrement inouï de fils de fer barbelés, nous arrivons au cimetière au milieu duquel l'église est bâtie, et on me fait voir les sentiers par où les quelques habitants restés à Nieucapelle peuvent gagner le Refuge, au moment du bombardement. C'est en suivant l'un d'eux que nous approchons d'un abri, où nous rencontrons des civils, des femmes et des hommes qui nous regardent curieusement. Je leur rends d'ailleurs bien la pareille, car je ne comprends pas qu'ils restent là, blottis l'un contre l'autre, comme s'ils avaient froid. Et l'on m'explique que depuis plusieurs heures, les Allemands lancent des obus sur N... Les civils ont tout quitté et sont accourus dans l'abri qui leur est réservé : une mine formée de chassis de bois collés les uns aux autres. L'entrée est très basse ; on ne peut y pénétrer qu'en se pliant en deux ; mais cette construction a l'avantage d'être solide. Les obus de gros calibre mêmes ne pourraient la démolir. Nous pénétrons dans un autre compartiment ; c'est une chambre de luxe, dont le plancher et les parois sont constitués par des rails et de très larges tôles ondulées. Le refuge, par les jours de bombardement, est très apprécié des civils ; dès que les marmites pleuvent, on les voit, courbant le dos, se rapetissant, franchir les routes, sauter des murs, raser les parois des boyaux et pousser un vigoureux « Ouf ! » à leur arrivée sous la voûte blindée.

DES CIVILS COURAGEUX

Tous les jours, à toute heure, ces Belges qui n'ont pas voulu abandonner le lieu natal sont forcés de suspendre leurs occupations et de fuir leur demeure, — si les habitations qui subsistent peuvent encore mériter ce nom ! Tous les jours, ils courent le danger d'être tués aux champs, dans leur enclos, sur la rue, dans leur lit, et cependant rien ne les déciderait à s'en aller, parce qu'ils sont nés là !... Une vieille femme, enveloppée dans un châle noir, me sourit, un peu gênée ; un jeune homme hausse les épaules quand je lui demande s'il ne vau-

drait pas mieux fuir ces endroits dangereux. C'est toute la réponse qu'ils donnent. On dirait qu'ils ne craignent rien et qu'ils se disent que leur vie ne vaut pas la peine d'abandonner le village qu'ils connurent autrefois. Eux aussi sont devenus fatalistes. A peine le bombardement vient-il de cesser que déjà ils parlent de rentrer au logis, — pour revenir au Refuge si la canonnade reprend. Ils ne s'émeuvent plus des situations les plus extraordinaires et si vous vous étonniez de leur calme, ils vous prendraient pour un déséquilibré. Tout ce qu'ils demandent, c'est qu'on les laisse agir à leur guise ; ils feront déjà bien le nécessaire pour sauver leur existence au moment du danger.

Le paysan des Flandres maritimes ne s'émeut plus de la guerre. Il garde un calme imperturbable. Quand il discute des événements, c'est toujours avec un petit air de mystère, mais le bruit du canon de l'effraie pas. Du matin au soir, il travaille sa terre et ne lève même plus la tête pour regarder l'avion que tournoie au-dessus de lui. Au début des hostilités, il s'aplatissait sur le sol, le front appuyé sur le champ fraîchement labouré; mais aujourd'hui, il s'est habitué au danger et il se dit que toutes les précautions sont inutiles si l'heure fatale est venue. C'est la loi générale, car on a vu tant de camarades cherchant un refuge, être tués par une balle à l'endroit même où ils croyaient être en sûreté mieux que partout ailleurs ! « A quoi bon, changer de place. Attendons on verra. » Aussi quand nous les quittâmes, ils riaient de me voir examiner leur habitation, très surpris de ce que je ne trouve pas toute naturelle leur obstination à rester à portée des obus allemands et sous les bombes des avions.

X

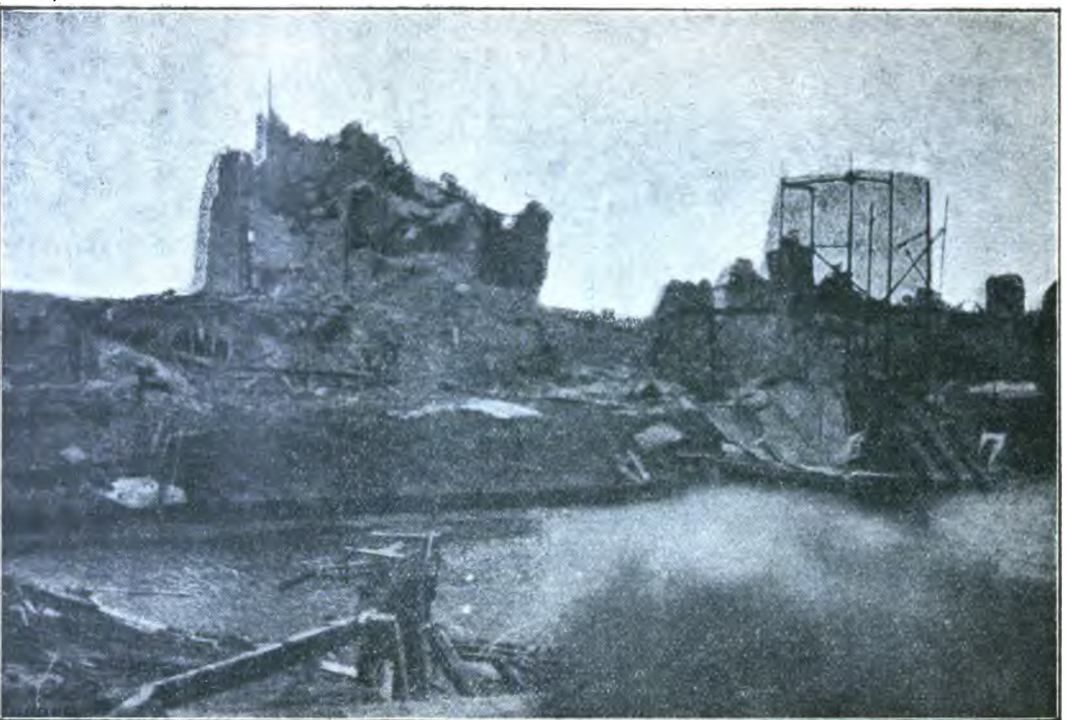
Sur les bords de l'Yser.

— Ce matin, me dit l'officier qui m'accompagnait, nous allons traverser un des secteurs les plus dangereux de notre front. Nous passerons devant Dixmude pour retourner à notre port d'attache par Caeskerke, Osterkerke, Lampernisse. Vous aurez ainsi l'occasion d'apercevoir Dixmude, et toute la plaine, les bords de l'Yser, la ligne de chemin de fer où les bataillons allemands se sont brisés contre le mur vivant de nos braves troupes, dans les fameux combats de l'Yser...

J'acceptai immédiatement cet itinéraire, car j'avais hâte de me trouver sur les bords du fameux canal, en face de Dixmude, à jamais célèbre, où les troupes belges et françaises unies dans un même sentiment de résistance désespérée, se firent tuer plutôt que de céder le pas à un ennemi qui, pour enfoncer leur ligne, prononça jusqu'à quinze attaques en formations profondes en une seule nuit (du 23 au 24 octobre 1914) !

Comme les jours précédents, le soleil brille de tout son éclat : la plaine que nous traversons est gaie, émaillée de toits rouges, toits de fermes entourées de pommiers. De longues routes bordées de peupliers, des ruisseaux, quelques saules animent encore ces lieux.

La première localité que nous traversons est Oudeçapelle, sur la route de Loo à Caeskerke-Dixmude. Nous ne nous y arrêtons guère, juste le temps de constater que ce village a été rasé par les obus : les chaumières sont détruites et l'église n'est plus qu'un immense monceau de pierres ; pas une seule arche ni un seul pilier n'est resté debout !...



Ancienne minoterie de Dixmude, célèbre par les corps-à-corps qui s'y livrèrent en novembre 1914.

A mesure que nous filons sur une route bien unie, les tableaux de guerre se renouvellent. La contrée est pleine de soldats qui surgissent de terre au moment où vous vous y attendez le moins. Ils sont enfouis dans des abris ou dans de petites maisonnettes, où l'on entre par une ouverture minuscule, en rampant sur les genoux. C'est là que se tiennent les soldats pendant le bombardement ; car il ne faut pas songer à creuser des tranchées dans ce sol marécageux, complètement plat.

L'auto ralentit sa course et, finalement, s'arrête. Tout près, à notre droite, s'élève une grande ruine noire qui, malgré un clair soleil de printemps, garde un air mystérieux et redoutable. On dirait quelque vieux manoir abandonné aux esprits malfaisants de la légende. C'est l'ancienne minoterie de Dixmude, où se livrèrent de sanglants corps-à-corps, le 10 novembre 1914, après un bombardement meurtrier. Un peu plus loin, sur un large espace, se découpent en fine dentelure les maisons décoiffées et déchiquetées d'une localité sur laquelle s'abattit une pluie effroyable de fer et d'acier : c'est Dixmude !

Dixmude, terre d'héroïsme, où les Belges et les Français sous les ordres de l'amiral Ronarch et des chefs belges Meiser et Jacques, luttèrent comme des lions ! Après des journées d'incessants bombardements, on en vint à la baïonnette, les Allemands poussant devant eux de malheureux prisonniers ; ce fut un horrible carnage, puis, les soldats alliés n'étant plus soutenus par l'artillerie, dont les munitions étaient épuisées, se virent dans la cruelle obligation de céder le terrain et de se replier dans la direction de Caeskerke !

Ces journées terribles et à jamais mémorables, le commandant L. me les fait revivre en un bref et émouvant récit !

Mais le temps passe et il faut songer au retour. Et pourtant je détourne à peine la tête lorsque mon guide me dit :

— Vous savez que les Allemands nous aperçoivent. Du haut de la minoterie ou des monuments en ruines, ils nous observent et se rendent exactement compte de ce que nous faisons. Nous pouvons être signalés. Pour éviter tout accident désagréable, nous allons marcher plus vite.

MORNE PLAINE DEVENUE CHARNIER

Mais je n'ai pas conscience du danger que je cours. Je ne puis détacher mes yeux de cette plaine qui fut naguère un véritable charnier. Et je vois défiler ces masses innombrables, où la mitraille creuse de larges sillons, et qui poussent des cris inhumains, des hoch ! mille fois répétés dans une clameur immense, avant de venir s'écraser, s'effondrer sur ce sol marécageux, dans les trous d'obus remplis d'eau. Je vois aussi ces braves soldats belges dissimulés derrière les talus de la route et de la voie ferrée, attendant l'ennemi d'un pied ferme, avec, dans le regard, la résolution suprême de mourir plutôt que de reculer, oubliant la fatigue, — certains contingents couchaient depuis douze jours à l'endroit où la nuit les trouvait — pour répondre à l'appel du roi dont on signalait la présence partout dans les tranchées, pendant cette affreuse bataille, où la Belgique défendait les derniers lambeaux de son territoire et où les soldats alliés devaient sauver la civilisation !

C'est que nous sommes au beau milieu du champ de carnage. On me montre les prés où les baïonnettes se croisèrent, où les hommes tombèrent en hurlant de douleur ; on me fait voir au bord d'une route, près de la ligne du chemin de fer, l'endroit précis, où le flottement se produisit dans les formations massives des Allemands qu'animait la présence de l'empereur.

Tout est calme aujourd'hui sur ce sol qui frémit jusque dans ses fondements du choc effroyable des deux armées également résolues, de deux races... et je cherche des traces de la lutte terrible qui épouvanta cette plaine. Je ne vois que des gazons troués d'obus, des arbres malingres, des maisons désertes, d'immenses paravents jaunes qui, les uns derrière les autres, s'étendent vers Ostkerke et Lampernisse.

Une émotion puissante m'étreint. C'est ici sur cet échiquier que se joua la liberté d'un peuple, protégé comme le nôtre par des traités et qui dut, pour sauver son honneur, sacrifier ses villes, ses villages, ses foyers, qui dut subir les pires catastrophes et assister impuissant au massacre de mil-

liers d'innocentes victimes, — et j'envie à ce moment précis l'histoire de cette nation !

Ah ! quand on a senti, sur ces bords de l'Yser, toute la grandeur et l'héroïsme des Belges ; quand on a vu les lieux où pour l'amour du droit et de la justice, ils ont tenu des jours et des jours ; quand on a entendu des récits de ces hommes, officiers et soldats, qui furent les ouvriers de la victoire de l'Yser, on regrette plus amèrement que jamais, la veulerie des neutres, qui n'ont pas osé protester, la Suisse en tête, contre les actes de l'Allemagne !

La Belgique méritait un témoignage de respect et une approbation éclatante et réconfortante le jour où, insolemment, l'ambassadeur allemand lui demandait le libre passage sur son territoire. Mais aujourd'hui que ses fils ont souffert et souffrent encore les maux les plus terribles, elle mérite l'admiration du monde entier. Cette nation est grande non seulement par le geste qu'elle fit le 2 août 1914, mais par l'héroïsme de ses enfants, aussi bien de ceux qui sont restés dans le pays conquis que des admirable soldats qui combattent, la poitrine face à l'ennemi...

LE BOYAU DE LA MORT

Nous sommes au carrefour de Caeskerke et nous obliquons à gauche dans la direction d'Ostkerke. Je jette un dernier regard sur Dixmude dont la masse sombre demeure là-bas comme un mystère. Tout à coup mon guide m'interpelle :

— Nous sommes ici à l'endroit le plus dangereux, l'endroit où les Allemands nous salueront à leur manière. Que nous passions assez tôt et nous serons à l'abri. Vous êtes, en effet, à quelques mètres du « Boyau de la Mort », ainsi dénommé à cause des pertes que nous y éprouvons. Attention !...

Instinctivement, je me blottis dans la voiture et je regarde défiler les arbres, sans trop savoir ce que je ferais si les Allemands allaient recommencer l'aventure de Reninghe. Nous passons à vive allure, en scrutant l'horizon et en tendant l'oreille. Aucun bruit. C'est un silence impressionnant. Nous sommes au carrefour. Un virage rapide et nous voilà dans

la direction d'Ostkerke. Il était temps : selon la prédiction de mon guide, les Allemands nous envoient, mais un peu tard, quatre obus d'un calibre réduit : des colonnes de terre et de sable projetées en l'air et des nuages de fumée qui peu à peu se dissipent, et c'est tout. Nous sommes hors d'atteinte.

Nous roulions déjà depuis un instant quand le commandant L... me dit :

— Vous êtes à Ostkerke.

— Comment, ici ?

— Mais certainement.

CE QUI RESTE D'UNE VILLE

Je cherche,... je regarde,... je ne vois que des tas de pierres, des trous remplis de briques, des débris sans nom qui forment des taches blanches sur un fond vert. Pourtant, à ma gauche, j'aperçois une maison, trouée, démantelée, avec une aile enlevée. C'est tout ce qui reste d'Ostkerke. Ce n'est plus une ruine, c'est un désert au milieu duquel on passe sans causer, car votre voix vous fait peur. On craint de parler comme sur un immense cimetière.

La même sensation vous étreint d'ailleurs à Lampernisse, bien que plusieurs maisons y restent encore debout. Devant l'église de ce village, sans cesse sous le feu des pièces allemandes, une véritable stupeur vous cloue sur place. Les seuls mots qui vous viennent aux lèvres ont trop de vigueur pour que nous osions les écrire en toutes lettres ; mais là-bas, il eût été bien difficile de les retenir. Ils partent comme des fusées et vous en êtes comme soulagés !

De l'église de Lampernisse, vous n'apercevez plus qu'un seul pan de mur. Le sol est nivelé comme celui d'un terrain de tennis. Des chapiteaux du portail, des pierres sculptées du clocher ont été projetés en dehors du cimetière, dans l'herbe fine et drue où serpente une petite rivière. D'autres gisent parmi les tombes, de pauvres petites tombes marquées d'une croix noire aux inscriptions blanches, toutes pareilles, toutes modestes. Je m'arrête devant l'une d'elles : elle abrite quarante-trois chasseurs alpins et deux Belges, qui trouvèrent la

mort dans l'église de Lampernisse. Ces braves avaient lutté toute la journée sans un instant de répit. Le soir, exténués de fatigue, heureux de reposer leurs membres endoloris sur la paille fraîche, ils se réfugièrent dans l'église ; mais ils avaient compté sans l'artillerie allemande : bientôt un obus, une marmite éclate soudain sur leur refuge, les murs vacillent, s'écroulent et écrasent les malheureux qui dorment aujourd'hui côte à côte...

⁂

Mais nous voici en deuxième ligne, à A... C'est une grande localité, où les troupes qui ont passé aux tranchées viennent se reposer.

La vie y est gaie, le soldat belge dont le moral est très bon, ne s'ennuie pas. Grâce à son merveilleux esprit d'initiative, il organise des orchestres, des chorales, dont les répétitions sont de véritables délassements.

Nous l'avons constaté à A..., dans un café-restaurant où officiers et soldats écoutaient avec un visible plaisir un orchestre de poilus. Tout en buvant un verre de bière de Saint-Dizier ou un « pale ale », ils riaient ou chantaient, en battant la mesure avec le pied.

Une fois de plus, nous avons pu nous rendre compte des bonnes relations qui existent entre les uns et les autres. Tous savent qu'ils luttent pour la même cause et que chacun a son rôle utile à jouer. Ainsi s'expliquent les excellents rapports entre le supérieur et le simple troupier. Comme nous sommes loin, ici, du drill et des méthodes prussiennes ! L'armée belge en est-elle moins valeureuse pour autant ? Nous ne le croyons pas.

XI

Le bombardement de Nieuport.

Nous étions arrivés de très bonne heure à Furnes. Je tenais à visiter cette ville, ancien siège du grand quartier général belge, célèbre à cause de ses monuments de styles flamand et espagnol et des événements qui se sont déroulés dans cette cité depuis le début de la guerre. Je me souvenais, en effet, des paroles prononcées par M. le ministre Vandervelde à Porrentruy, au cours de l'admirable conférence qu'il nous fit sur la Belgique et les combats héroïques que soutint l'armée belge pour contenir l'invasion. Je voulais voir son église, son beffroi, son hôtel de ville, la place où le général Joffre et le roi Albert scellèrent, dans une cérémonie inoubliable, l'amitié franco-belge.

Furnes n'est pas entièrement détruite. Les bombes, les avions, les obus de gros calibres ont cependant brisé de nombreuses vitres, écorné des toits, démoli bien des maisons. La ville est relativement tranquille. Par ce radieux matin, la circulation est presque nulle. La place et les rues sont désertes. A part quelques soldats, vous ne rencontrez personne. Au loin, le canon tonne.

— Notre première visite aujourd'hui, me dit mon guide, sera pour Nieuport. L'artillerie est très active dans ce secteur et vous assisterez probablement à un bombardement des positions françaises. Hier soir, les Allemands ont attaqué un poste d'écoute entre Nieuport et Ramscapelle, près de la ferme de St-Georges. Vous aurez des nouvelles toutes fraîches.



Derniers vestiges du vitrage de Oudecapelle.

Quelques minutes après, nous quittions Furnes pour y revenir le soir en rentrant à La Panne.

Nous côtoyons le canal de Furnes à Nieuport, nous rapprochant rapidement du front. Le canon gronde avec violence, les obus éclatent. Dans le ciel, des avions évoluent, sur les routes des soldats, des camions, des motocyclistes circulent dans tous les sens.

La distance qui nous sépare de Nieuport est rapidement franchie.

— Je comptais vous mener là-bas, voyez-vous ? Encore deux minutes d'auto. Mais ce n'est vraiment pas prudent, car nous nous trouverions exactement dans la trajectoire des obus. Restons ici.

L'auto rangée à l'abri d'une maison, nous attendons. Debout au milieu de la route qui longe le canal de Furnes à Nieuport, j'ai à ma gauche des prés, une ferme basse, entourée d'une palissade en bois et plus loin Nieuport, partiellement caché derrière un léger rideau d'arbres fruitiers et de peupliers.

La canonnade devient de plus en plus violente. L'air vibre tout autour de moi. Le terrain tremble ; on a l'impression qu'il craque et se fendille. Dans les airs, un avion apparaît. C'est un grand monoplan allemand. De nombreux projectiles vont le saluer ; mais il continue sa course au milieu des petits flocons blancs qui s'égrènent dans un ciel bleu, légèrement voilé.

De Nieuport monte une fumée noirâtre, opaque. En tombant, les marmites soulèvent la terre et la projettent en une gerbe dans les airs. Des murs, de pauvres murs, qui ne dressent plus vers le ciel que leur faîte mutilé, croulent et augmentent le monceau de pierres qui couvre les prés. L'artillerie allemande continue la destruction de Nieuport et seuls les restes dentelés de la cathédrale émergent des ruines : ce ne sont plus que des fuseaux, des parties de fenêtres en ogive sans vitraux qui apparaissent à nos yeux. Il n'y a là plus rien à détruire, et cependant les obus s'acharnent sur ces restes de pierres. Pauvre Nieuport! comme Dixmude et tant d'autres villes, elle est soumise aux dernières insultes, sous pré-

texte, toujours le même, que cette destruction est nécessitée par des raisons militaires.

Mais l'artillerie française ne reste pas inactive. Bientôt des sifflements stridents déchirent nos oreilles. Les obus passent en sifflant à quelques centaines de mètres de notre poste d'observation et vont éclater tout là-bas, derrière l'Yser. Et bientôt, un autre bruit se fait entendre : Zie... Zie... Zie... Ce sont les grosses pièces françaises qui grondent. Maintenant, elles tirent par rafales, quatre, huit coups à la fois. L'atmosphère entière est remplie de ce bruit infernal.

Au-dessus de Nieuport, le nuage de fumée grandit ; il projette sur les toits crevés une ombre épaisse, comme s'il voulait empêcher les avions de poursuivre leur reconnaissance. Les obus allemands tombent tous à la même place, broyant, triturant la terre, éventrant un nouveau quartier de Nieuport. Alors je pense aux hommes qui sont dans cet enfer, aux officiers, aux soldats, dont les refuges doivent être bien fragiles contre les 210. Que font-ils, où sont-ils cachés, pour qui leur dernière pensée ? Car, comment se garer dans cette fournaise, où les obus allemands tombent pressés les uns contre les autres, comme des loups se lançant à la curée. Et des nuages de terre jaune, de fumée noire montent sans cesse vers le ciel.

Pendant deux heures, je reste ainsi immobile à regarder ce spectacle grandiose et poignant, à écouter le sifflement des obus dont je cherche la course folle à travers l'espace, essayant de deviner l'état d'esprit des combattants. Les soldats, les gendarmes, qui sont à mes côtés, eux non plus ne peuvent détourner leurs regards de cette ville de Nieuport et tout bas, ils font des vœux pour leurs frères d'armes français qu'ils admirent et qu'ils aiment. Oh ! ils ont confiance, ils ne songent même pas à la possibilité d'un échec. Ils savent que les Rimailhos viendront à bout des marmites allemandes et c'est par des sourires satisfaits et des exclamations de joie qu'ils saluent les réponses précises, nettes, précipitées de l'artillerie alliée...

XII

A Ramscapelle.

Nous quittons la route de Furnes à Nieuport, et, tournant à droite, nous prenons un chemin cahoteux qui nous conduit à Ramscapelle.

Pendant la grande bataille de l'Yser, Ramscapelle fut occupé par les troupes allemandes. La lutte qui se déroula dans ce village l'a rendu célèbre. Les exploits du 6me régiment de ligne, d'un bataillon du 7me, d'un autre du 14me et de deux bataillons français sont légendaires. C'est à Ramscapelle que se joua la partie suprême ; car c'est là que, le 30 octobre 1914, la ligne belge fut un instant crevée. Après un bombardement épouvantable, le matin du 30, vers 7 heures, les Allemands, utilisant des grenades qu'ils lançaient dans les tranchées de leurs adversaires, étaient arrivés à quelques mètres seulement de la voie ferrée. Un furieux assaut les rend maîtres de Ramscapelle dont ils ne peuvent déboucher, — une attaque les a arrêtés, — mais le village reste en leurs mains.

A 11 heures du matin, Belges et Français font un effort pour prendre Ramscapelle ; ils ne parviennent qu'à la lisière du village. Cependant un nouvel effort leur permet d'occuper quelques maisons. La lutte à ce moment se poursuit avec un acharnement inouï et se continue toute la nuit. Le lendemain matin, 31, vers 9 heures, la gare de Ramscapelle et la voie ferrée sont reprises par le 14e de ligne belge. Les Allemands cèdent partout.

La première phase de la bataille de l'Yser est ainsi terminée.

Ramscapelle porte aujourd'hui encore toutes les traces de l'affreuse lutte qui se déroula un jour et une nuit dans ses rues. En parcourant ce village, en fouillant ses coins et recoins, on retrouve une quantité d'objets, de souvenirs qui évoquent les scènes de carnage et de meurtre. Que de sang a été versé à Ramscapelle, que de braves sont tombés à l'entrée du village près du moulin dont il ne reste que deux grosses poutres de fer tordues, près des premières maisons, elles aussi à moitié démolies !

On s'est battu corps à corps dans ces endroits. Des Allemands s'étaient réfugiés au rez-de-chaussée des habitations et ils ne cédèrent le terrain qu'à la dernière extrémité. Dans tout le village, une lutte acharnée se poursuivit de maison en maison, et durant toute la nuit du 30 au 31 octobre, Belges et Français ne progressèrent qu'à coups de fusils et de baïonnettes.

LA VILLE MORTE

Pauvre Ramscapelle ! Quand on parcourt ses rues désertes, on dirait une ville morte. A certains endroits, les murs des habitations n'ont pas un mètre de hauteur. Ce ne sont que d'informes monceaux de pierres. Pas une seule maison n'est intacte, pas une façade sans trous d'obus, plus un toit qui ne porte les traces béantes de la mitraille. La guerre a transformé ce village en une immense ruine, qui rappelle les cités antiques que les archéologues remettent au jour, au pied du Vésuve. La gare a beaucoup souffert : quatre murs indiquent encore son emplacement ; des wagons noirs, aux essieux pliés, séjournent sur les rails, qui disparaissent dans une eau noirâtre.

Mais c'est sur l'église que les Allemands se sont le plus particulièrement acharnés. Quand je l'ai vue, bien que celle de Reninghe, de Loo, de Lampernisse m'aient fortement impressionné, je suis resté figé sur place, stupéfait et indigné devant ces murs croulants, maculés par la fumée, découpés, lézardés, mutilés comme à plaisir. Il ne reste pas trace des richesses que les fidèles y avaient amassées au cours des siècles. Le plancher est couvert de pierres et de gravats ; le



***Restes** du moulin de **Ramscapelle**, où fut arrêtée l'offensive allemande pendant la bataille de l'**Yser**.*

plafond s'est effondré. Seule, devant le portail, une grande croix brune est restée intacte ; elle supportait un Christ que les obus ont fait glisser au pied de la croix sans le casser. Lorsque je suis arrivé, des soldats venaient de le transporter dans leur tranchée.

UN CHAOS

L'église de Ramscapelle, comme de nombreuses églises des Flandres maritimes, était érigée au milieu d'un cimetière qui, aujourd'hui, est un chaos où les mausolées fracassés, renversés, se mêlent aux pierres tombées du clocher, où les tombeaux sont ouverts par des obus, où les croix sont brisées, renversées, déchiquetées. Je passe parmi ces tombes et j'aperçois, vision effrayante, ici des os noirâtres, là un bois de cercueil. Une vive émotion me secoue. Je détourne les yeux. Partout, autour de moi, ce ne sont que des trous d'obus, puis des fusils rouillés, laissés là par quelque soldat blessé ou mort, des éclats de shrapnells. Ce tableau m'écœure. Je me sens mal à l'aise. Je ne puis rester là! En descendant du talus, je me heurte à des fils de fer barbelés dans lesquels on s'est battu corps à corps, et où pendent encore des lambeaux d'uniformes.

Je porte mes pas d'un autre côté. Toutes les maisons sont vides. Je me dirige dans un quartier voisin. C'est le même désert : les maisons sont ouvertes à plein ciel ; elles ne peuvent plu abriter personne.

Des visions comme celle des ruines de Ramscapelle, alors qu'on entend gronder le canon et qu'on voit éclater les obus, ne s'oublient jamais. La guerre apparaît là dans toute son horreur et l'on sent naître et grandir en soi, une colère malheureusement impuissante, contre ceux qui ont voulu cette guerre, qui l'ont préparée et rendue inévitable...



Il est temps de faire visite aux poilus belges.

Sur le chemin de Ramscapelle, nous sommes seuls, le commandant L... et moi. Nous nous approchons de la pre-

mière ligne et bientôt nous discernons de grands remparts percés, de distance en distance, de trous carrés.

— Nous voici aux tranchées, me dit mon guide ; vous êtes en première ligne. Là-bas, de l'autre côté de l'Yser, ces bastions grisâtres que vous apercevez sont à quelques mètres seulement des Allemands. Vous constaterez que le système de défense dans notre pays, diffère de celui qu'on emploie sur le reste du front. Le sol est trop marécageux pour que nous puissions creuser des tranchées, et comme il faut nous protéger contre les bombes et les obus de l'ennemi, nous construisons des remparts.

Nous sommes directement en face des Allemands. La plaine est calme, sauf du côté de Nieuport, où d'immenses colonnes de fumée montent vers le ciel. Les poilus n'ont pas l'air de s'intéresser à ce bombardement. A mon arrivée, j'en trouve quatre qui jouent aux cartes, confortablement assis autour d'une table en planches brutes. Un autre, accroupi près de la porte d'entrée de sa cagnia paraît trouver fort à son goût des tranches de viande froide, qui sont d'ailleurs appétissantes. J'en vois plus loin d'autres qui se promènent, les mains dans les poches, tandis que les sentinelles, dissimulées derrière quelques branches de buisson, inspectant la contrée.

L'Yser s'étend devant nous, large et calme, brillant comme un miroir d'argent. Des passerelles étroites, formées de rondins fixés les uns contre les autres, permettent de circuler entre les deux premières lignes.

— Il est bien regrettable que vous ne soyez pas arrivé hier soir, me dit l'officier commandant le secteur ; c'était intéressant. Nous avons reçu des obus, de 10 heures du soir à 3 heures du matin : cinq obus par minute. Ce n'étaient pas des grosses pièces comme celles qui tombent sur Nieuport maintenant ; c'était tout de même... quelque chose.

» Les Allemands ont attaqué à 10 heures un poste d'écoute, là, à gauche de cette ferme détruite. A 3 heures du matin, le poste était de nouveau en notre possession. Les hommes se sont battus corps à corps et des cadavres sont encore étendus entre les lignes de fils de fer barbelés... Mais... vous n'avez pas visité notre logis... Venez, cela vous amusera...

L'ABRI DES OFFICIERS

Pour pénétrer dans cet abri d'officiers, je me plie en deux et me trouve bientôt dans une chambre éclairée d'une fenêtre, où l'on se sent à son aise, enfoui dans un fauteuil de peluche rouge ou assis sur les tabourets qui, avec une table, un téléphone et un petit fourneau, en composent tout l'ameublement ; mais qu'importe ! à la guerre comme à la guerre ! on dort partout quand on est bien fatigué. Le lit est formé d'un cadre en planches au milieu duquel de la paille fraîche, des couvertures permettent de se reposer et de reprendre des forces.

— Voilà huit jours que je ne dors que très peu, me dit l'officier en riant. Les Allemands ne font que nous bombarder sans cause, pour se distraire, pour nous tenir en haleine. Aussi je suis obligé de veiller ; mais les hommes ne s'inquiètent pas de ce bruit infernal. Ils y sont habitués et ils dorment...

— Etes-vous content du moral de vos hommes ?

— Vous n'avez qu'à voir, Monsieur, s'ils ont l'air tristes ou inquiets. Le canon tonne cependant bien près de nous. Dans un instant, ce sera « notre tour » peut-être, et pourtant les braves poilus ne s'émeuvent pas. « On ne s'en fait pas », voilà notre maxime, et nous échappons ainsi au « cafard » ; on attend avec calme, avec confiance, la fin de la lutte, mais tous ceux que vous voyez dans ces tranchées sont décidés à ne pas reculer et à ne finir la guerre qu'au jour de la victoire. Quand ? je ne sais pas...

Il est vrai qu'on ne peut s'empêcher de s'émerveiller du sang-froid tranquille et confiant de ces soldats belges qui, depuis deux ans bientôt, luttent pour la délivrance de leur pays.



Fermes devant Ramscapelle. — Au milieu, en civil, M. le ministre E. Vandervelde.

XIII

Retour du front.

DERNIÈRES IMPRESSIONS

Ramscapelle fut la dernière étape de mon voyage sur le front belge. J'avais pu voir toutes les ruines intéressantes, mais combien navrantes, de ce qui reste de la Belgique et j'avais pu constater de mes propres yeux dans quelles conditions l'armée du roi Albert opposait une barrière infranchissable aux soldats du kaiser.

Le lendemain de ma visite à Ramscapelle, mon guide me reconduisit à La Panne, et c'est là que je devais terminer mon enquête, par la visite de l'hôpital de l'Océan, ancien hôtel transformé en ambulance où les médecins belges et français arrachent chaque jour à la mort les glorieux soldats frappés par les balles ennemies. Cet hôpital est aménagé avec un soin tout spécial. Grâce à l'appui de personnes charitables des transformations y sont effectuées quotidiennement et les blessés s'y trouvent véritablement très bien.

Il ne m'est pas possible d'entrer dans les détails de l'aménagement de cet immense lazaret ; mais je dois dire pourtant que l'organisation du service sanitaire belge ne laisse rien à désirer. Autour du bâtiment principal, des salles spéciales ont été construites en planches et c'est là qu'on reçoit les soldats. Ce sont de vastes locaux très bien éclairés, très propres, où les lits s'alignent à côté les uns des autres, attendant les malheureux qui viendront les occuper. Les salles de réception, d'opérations, les salons, la chapelle, toutes ces constructions sont aménagées avec goût et avec confort. Les soldats y sont reçus avec une cordiale amabilité ; car les

médecins, les infirmiers et les infirmières ne cessent de se dévouer, essayant d'apporter un peu de consolation à ces enfants de la Belgique qui sont partis à la bataille pour offrir leur vie à la patrie.

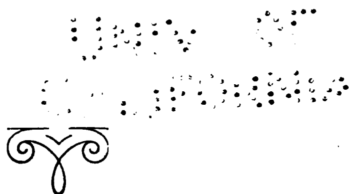
Tandis que je faisais ma visite, on m'a raconté à diverses reprises avec quel héroïsme tous ces braves supportent les opérations les plus douloureuses et comment à l'arrière du front, dans ces heures d'atroces souffrances, le petit soldat fait preuve de la même stoïque abnégation que sur la ligne du feu, sans une minute de regret d'avoir fait tout son devoir contre un ennemi puissant et brutal. Oui, ils sont braves, les Belges ! Rien ne peut les arrêter dans leur fier patriotisme et aucune force ne les retiendra pour offrir leurs bras et leur vie à la défense du sol natal, dont ils ne foulent plus qu'un lambeau. Je n'oublierai jamais le sentiment d'admiration qui s'empara de moi, quand, me souvenant des mots charmants entendus, je me représente la résolution tenace que j'ai rencontrée chez ces défenseurs du droit. Ils se savent réorganisés ; l'armée belge, aujourd'hui, est une force qui ne manque de rien. Partout dans les lignes, vous vous heurtez à des canons de petit et de gros calibre — alors qu'au début de la guerre l'armée belge ne possédait pas de pièces lourdes, — et des mitrailleuses habilement dissimulées dans des abris blindés, des obusiers, des lance-bombes, des grenades, des munitions. A l'arrière, ce sont les hôpitaux qui ont été transformés, les parcs d'aviation qui ont été agrandis, le service de ravitaillement qui a été perfectionné.

Nulle part, je n'ai rencontré la moindre trace de mécontentement ou de découragement. Par patriotisme, on se tait si une mesure paraît injuste et l'on attend la fin de l'affreuse mêlée ; il sera toujours assez tôt de formuler des réclamations. Aujourd'hui, la seule tâche qui importe et qui intéresse les Belges, c'est de vouer leur temps, leur ardeur et leur courage à la libération de la patrie.

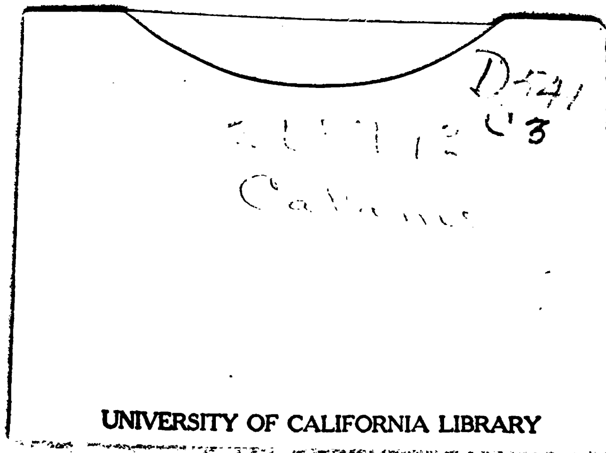
En vérité, de tels hommes ne peuvent pas être vaincus. Ils retrouveront, j'en suis certain, leur glorieux pays ; ils rentreront un jour dans leurs foyers, plus grands que jamais. Ils auront souffert les maux les plus terribles, pour la civilisation du monde et ils sauront bien reconquérir, avec l'aide

de leurs alliés, auxquels ils vouent une profonde reconnaissance, toutes les cités qui leur furent arrachées, Anvers, Namur, Liége, Dinant, villes de gloire impérissable où la guerre a causé des ravages sans nom. Ils retrouveront Bruxelles, et tous leurs villages, et tous leurs biens. Car il est impossible que la Belgique ne soit pas récompensée de toute sa bravoure. Ses enfants luttent, jour après jour, sans défaillance, comblant les vides que fait la mort dans leurs rangs, inlassablement, perfectionnant leurs armements, organisant leurs cadres, créant leur artillerie, complétant leurs services sanitaires, leurs parcs d'aéronautique. Aussi, est-il rien de plus risible que d'entendre l'Allemagne officielle prétendre que l'armée belge n'est plus une force et qu'elle n'est dès lors plus en mesure de lui opposer une résistance efficace.

Tout au contraire, les soldats d'Albert Ier sont là, à leur poste d'honneur, toujours gais, toujours enthousiastes, prêts à accomplir de nouveaux et glorieux faits d'armes pour convaincre l'ennemi, qui les a lâchement attaqués, qu'ils ne baisseront les armes que le jour, patiemment attendu, où le gouvernement impérial s'avouera lui-même à bout de forces !



Imprimerie Boéchat & Cie, Delémont


D421
C3
UNIVERSITY OF CALIFORNIA LIBRARY